

# La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!...

vendredi 19 janvier 1923

## Sommaire :

Les suites d'une leçon de musique ou les aventures de Bérénice	Robert Vallery-Radot
Enquête sur l'esprit de la jeunesse	Baron Hervé de Gruben
Deux aspects de la crise du logement	Camille Jacquart
Les principaux aspects du problème du Droit à l'heure présente	Georges Legrand
Une noble figure d'historien :	
Claude Cochin	Alexandre Masseron

Les idées et les faits : Chronique des idées : A propos d'une Conférence,  
J. Schyrgens. — France, Johannet, Valois. — Angleterre, Belloc.

## La Semaine

❖ Français et Belges occupent la Ruhr. Les Allemands, traités comme, en signant le Traité de Versailles, ils ont approuvé à l'avance d'être traités, le prennent de très haut. La manière forte réussira-t-elle à les faire payer ? Quoi qu'il en soit, les événements actuels pourraient bien précipiter la débâcle du Reich, et, qui sait, peut-être sa dislocation.

La reconstruction de l'Europe en serait, sans doute, rendue plus aisée.

❖ La paix de l'Orient, que doit nous donner Lausanne, n'est toujours pas signée... et la Victoire, qui devait assurer la Paix du monde, date du 11 novembre 1918.



**LAMPE  
FANAL**  
TRIOMPHE DE L'INDUSTRIE NATIONALE

EN VENTE CHEZ TOUS LES BONS ÉLECTRICIENS

GROS: 30, RUE DU MARCHÉ-AUX-POULETS,  
BRUXELLES. TÈL.: BR. 191.03

## La revue catholique

des idées et des faits

Journal de la Semaine

38, Boulevard Botanique, Bruxelles

Compte-chèque : 48916

Téléphone : B. 9945.

Conditions de l'abonnement :

Un an . . . . . 25 francs

Six mois . . . . . 15 francs

Le numéro . . . . . 75 centimes

Pour l'étranger port en sus

Numéros spécimens sur demande

## Crédit Général Liégeois

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 60.000.000 Réserves : 17.000.000

*Siège Social* : LIÈGE, rue Georges Clémenceau, 5

*Succursale* : BRUXELLES, rue Royale, 68  
rue des Colonies, 35

*Agences* : ANVERS, avenue de France, 119  
BRUGES, rue Nicolas Despars, 11  
CHARLEROI, Quai de Brabant, 16  
COURTRAI, rue de Tournai, 30  
MONS, rue de la Station, 16  
OSTENDE, Square Marie-José, 1  
ROULERS, place Saint-Amand, 29

*Bureaux* : BRUXELLES-MARITIME,  
place Saintelette, 30  
VILVORDE, rue de Louvain, 18  
FOSESSE — GHISTELLES — PONT  
A CELLES — SPRIMONT — THOU-  
ROUT — FRAMERIES — LENS s/DENDRE

*Filiales* : CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS, A. G. Edel-  
strasse, 5, à Aix-la-Chapelle.

BANQUE D'EUPEN ET DE MALMEDY,  
à Eupen et Malmédy.

*Escompte de valeurs commerciales — Ouvertures de Crédit —  
Comptes de dépôts — Avances sur titres — Lettres de crédit  
et chèques sur les principales villes belges et étrangères.*

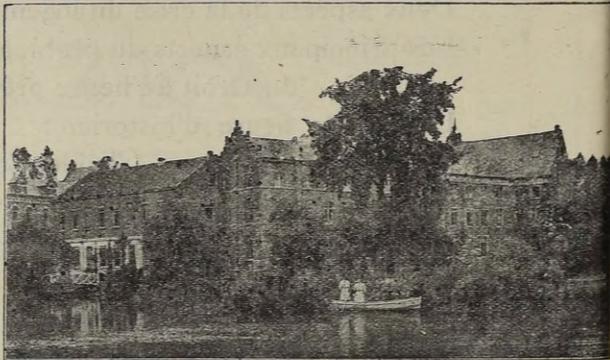
*Encaissement de coupons — Ordres de Bourse — Dépôts de titres  
— Vérification des tirages à la demande des Clients —*

*Souscriptions aux emprunts d'État, de villes, de sociétés, etc.*

**LOCATION DE COFFRES-FORTS**

**CREDIT A L'EXPORTATION ET A L'IMPORTATION**

## Institut S<sup>TE</sup>-ANNE



DIRIGÉ PAR LES

**SŒURS DE L'UNION AU SACRÉ-CŒUR**

situé dans un coin du pays brabançon

à **HOEGAERDE** (près Tirlemont)

au sein d'un vallon choyé par la nature  
entouré d'un parc de 7<sup>2</sup> hectares

SECTION MÉNAGÈRE SUPÉRIEURE

SECTION DES LANGUES MODERNES

Chaque élève jouit d'une chambre garnie

**Prix de la Pension : 1500 francs**

# Les suites d'une leçon de musique ou les aventures de Bérénice<sup>(1)</sup>

L'an dernier, dans le dessein de retracer devant vous l'odyssée de la raison en France, nous avions cru vous plaire en usant de l'apologue plutôt qu'en vous accablant de tout un appareil d'abstractions terribles. Les plus vénérables traditions de la pensée et du langage nous y poussaient. Lorsque l'Écriture nous évoque la Sagesse sous les traits d'une reine glorieuse, dénombre avec complaisance ses atours et ses ornements, dérobe à l'Orient ses pierres précieuses, ses fleurs et ses parfums les plus riches pour célébrer sa beauté, nous ne pensons point que ce soit par vaine rhétorique, mais que cette profusion de figures répond aux plus secrètes nécessités de notre être. Nous voulons voir, entendre, toucher la Vérité. N'est-ce pas aux paraboles comme aux truchements les plus persuasifs que N.-S. a recours lorsqu'il veut conduire les foules au cœur de la vie spirituelle ? L'histoire de l'Enfant prodigue ou celle du Semeur ne nous enseignent-elles pas cent fois plus de choses que les plus savants traités de la psychologie des passions ?

Nous savons que le sens des symboles est, hélas ! à peu près perdu ; mais n'est-ce pas d'une légitime ambition de vouloir le retrouver dans ces forêts profondes et ces chemins fleuris où les Platon et les Dante instruisaient les hommes en les charmant ?

Il est vrai que, non contents d'employer des fables pour peindre les diverses extravagances de la raison, nous avions poussé la fantaisie jusqu'à donner à quelques-uns de nos bonshommes des formes et des couleurs qui prêtaient à rire ; là encore cependant nous pensions ne rien innover et que toutes nos libertés trouvaient leurs sources littéraires au fameux prologue de Gargantua où Rabelais rappelle qu'Alcibiade dans le *Banquet* compare Socrate à « ces petites boytes appelées Silènes, painctes au dessin de figures joyeuses et frivoles, comme de harpyes, satires, oisons bridés, lièvres cornus, canes bastées, boucqs vollans, cerfs limonniers ; et d'autres telles painctures contrefaites à plaisir pour exciter le monde à rire : quel peut Silène, Maître du bon Bacchus ; mais en dedans l'on réservait les fines drogues, comme baulme, ambre gris, amomon, muscq, zivette, pierreries et autres choses précieuses. Tel disoit estre Socrate... » Or cette manière désinvolte de traiter différentes chimères de notre cervelle n'est pas toujours du goût de tous. Intimidés par les énormes systèmes de doute et de négation si savamment agencés en Germanie pour vider l'homme de toute sa substance raisonnable, certains esprits semblent choqués de voir démonter si cavalièrement ces redoutables machines et en employer effrontément les pièces maîtresses pour en bâtonner leurs ingénieurs dûment diplômés. Ce geste irrévérencieux, pensent-ils, ne peut partir d'un homme sérieux ; nous avouons humblement que nous n'avons pas encore compris pourquoi il serait interdit d'accomplir en riant les besognes les plus salutaires ; en France c'est comme un besoin de faire les choses les plus rudes, la fleur ou le sourire à la bouche. Psichari, nous raconte que son camarade d'Afrique, le sous-lieutenant Violet s'élança dans le combat du Ksar, où il savait trouver la mort, élégant comme à la parade et le monocle à l'œil. L'Évangile ne semble-t-il pas nous conseiller cette attitude d'honnête homme lorsqu'il nous recommande aux jours de jeûne de ne point prendre la mine contrite des Phariséens, mais de nous parfumer et de nous revêtir d'habits de fête ?

Nous persistons à croire, en dépit des objections inévitables que l'on peut nous faire — tous les genres ont leurs limites et leurs défauts — que notre manière n'est pas si mauvaise, car il est certain qu'elle arrive mieux que toute autre, grâce aux heureux raccourcis d'images auxquels elle se prête, à éclairer beaucoup de points restés jusque là obscurs dans l'esprit de l'auditeur et à lui laisser une notion évidemment schématisée mais juste des problèmes intellectuels les plus complexes. Les idées ne sont pas des nuées qui passent dans le ciel ; elles sont des filles gracieuses ou difformes des cogitations et aussi des humeurs

d'un homme en chair et en os, elles portent les traits de leur père ; son caractère, la qualité de son cœur comme de son esprit, ses lectures, ses rêves, ses déceptions comme ses illusions, bien plus encore ses hérédités elles-mêmes, le pays qu'il habite, l'époque où il vit et jusqu'à ses habitudes quotidiennes si révélatrices, autant d'éléments qui se retrouveront dans l'idéologie qu'il propagera dans le monde. Ramener cette idéologie au foyer même où elle fut conçue, la replonger au sein de toutes les influences qui la déterminent, se rappeler enfin dans la chambre de Kant comme dans le poêle de Descartes la maxime pascalienne : « Si le nez de Cléopâtre eût été plus court », c'est être fidèle à la vérité philosophique et historique, disons plus justement et plus simplement, à la vérité humaine. Qu'on le veuille ou non, comme les erreurs, les vérités ne parviennent à séduire les hommes qu'en leur apparaissant sous les signes sensibles des Symboles et des Mythes.

\*\*\*

Il est d'opinion courante, en France, que nous n'aimons et n'admirons que nous-mêmes ; mais c'est méconnaître toute notre histoire littéraire. La sensibilité française est au contraire la plus inflammable qui soit au monde. Nulle plus qu'elle ne s'est engouée des littératures étrangères ; aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, c'est l'Italie et l'Espagne qui l'enchantent ; au XVIII<sup>e</sup> l'Angleterre et la Suisse ; au XIX<sup>e</sup> l'Allemagne, hélas ! puis la Russie et la Norvège, et au XX<sup>e</sup> siècle, il n'est pas jusqu'à l'art nègre et à la poésie des Hovas où elle n'aille chercher des modes de sentir encore inédits. C'est que, merveilleusement douée pour goûter les émotions les plus diverses, prodigue d'elle-même, avide jusqu'à l'imprudence de sympathiser avec tous, elle entraîne aisément notre raison à fournir à ses caprices les plus extravagants des justifications aussi ingénieuses qu'imprévues. Mais il est vrai aussi qu'au bout d'un certain temps, notre raison reprend son empire sur sa folle compagne et la convainc à son tour aussi aisément de leur commune erreur ; alors, avec autant de passion qu'elles avaient mise à savourer leurs chimères, elles coupent l'arbre funeste, en font un grand feu de joie et dansent devant ses flammes en chantant le cantique de la délivrance. Cette mobilité d'impressions explique l'extraordinaire variété de nos siècles littéraires. Quel lien de parenté au premier abord entre la floraison violente, confuse et subtile du Moyen Âge et de la Renaissance, la richesse de vie intérieure en même temps que la grâce ordonnée du XVII<sup>e</sup> siècle, le libertinage étincelant du XVIII<sup>e</sup>, les mélancolies emphatiques du XIX<sup>e</sup> ? Des graphiques si désordonnés de température dénoteraient à l'observateur superficiel, un tempérament sans personnalité ! Mais lorsqu'on approfondit notre sensibilité, on s'aperçoit que si, en effet, cette abeille, attirée par l'aventure, s'en va souvent butiner très loin de ses régions natales, elle sait nous rapporter un miel qui n'est qu'à elle. Sans doute elle ne revient pas toujours sans de graves intoxications ; mais nommez Villon, par exemple, au Moyen Âge, Ronsard au XVI<sup>e</sup> siècle, Racine et La Fontaine au XVII<sup>e</sup>, le Chénier de la *Jeune Captive* au XVIII<sup>e</sup> siècle, le Musset des *Comédies et Proverbes* et le Gérard de Nerval de *Sylvie* au XIX<sup>e</sup>, une page d'Anatole France, de Barrès ou de Maurras, quand ils sont en état de grâce littéraire, et vous aurez le point exquis de perfection que notre Pascal a nommé l'esprit de finesse et notre La Bruyère le goût, le point exquis de perfection où la sensibilité et la raison s'accordent harmonieusement dans une vue et une expression des choses si justes qu'elles nous rendent vraiment plus homme que nous n'étions. Et il est évident que cette mesure si sensible dans les auteurs que nous venons de citer, n'exclut pas la force et se retrouve avec autant de bonheur chez un Bossuet et un Pascal, Capricieuse et charmante fée dont nous entrevoions avec délices le fugitif visage jusque sous les déguisements les plus bizarres et dans les lieux les moins faits pour lui plaire, au milieu du tumulte énorme d'Olympio, dans les soirs illuminés par l'odeur du charbon des *Fleurs du Mal*, les bleuâtres clairs de lune des *Fêtes galantes* ! A quelle minute s'est-elle pleinement exprimée pour tous les

(1) Conférence donnée sous les auspices des Grandes Conférences Catholiques.

siècles ? Bien que du même sang certainement, Chimène est trop farouche, Henriette trop exclusivement ménagère. C'est Bérénice qui emporte tous nos suffrages. Passionnée mais lucide, injuste comme toutes les amoureuses, volubile et peignant le monde à la couleur de sa flamme, entraînée enfin par son rêve mais sachant qu'il est un rêve,

*Hélas ! pour me tromper, je fais ce que je puis*

elle va jusqu'à parler de se tuer ; elle croit peut-être sincèrement qu'elle le ferait, mais quand elle voit, à l'annonce de cette nouvelle, ses déraisonnables amants jurer d'expirer l'un et l'autre à ses pieds, satisfaite de les avoir amenés à ce désespoir, le ridicule et l'emphase de tout ce romanesque la rendent à sa vraie nature. Non seulement elle vivra, mais elle persuade à son cher *Titus* et au lamentable et romantique *Antiochus* de ne point trancher le cours de leurs belles vies ; ils retourneront chacun aux importantes affaires de leurs États et serviront d'exemple héroïque à l'univers. Ainsi, grâce à la mesure de Bérénice, cette tragédie dont Shakespeare eût fait un drame sanglant à trois cadavres, reste un conflit tout spirituel et se dénoue dans un sens bien plus conforme au tragique quotidien comme à la sagesse.

*Bérénice, Seigneur, ne vaut pas tout d'alarmes.*

Plainte exquise, mélange de coquetterie féminine et de mélancolie lucidité, notre Bérénice est tout entière en ce vers charmant. Mais on trouverait déjà cette qualité de sentiment dans nos miracles, par éclairs, notamment, dans le personnage de Guibours, la femme que Notre-Dame garda d'être brûlée, et plus haut encore dans cette autre Guibours, celle de la chanson de *Guillaume d'Orange*. Et il faudra toujours rendre grâce à Barrès d'avoir un jour fameux retrouvé sous ses fards et ses péchés, si défigurée qu'elle fût par tous ses excès, notre immortelle Bérénice, et refait l'éducation de sa mémoire et de son cœur, au moment même où Charles Martin, l'Adversaire, croyait la tenir à jamais entre ses pattes avantagées.

Par suite de quelle aventure, Bérénice dont nous avons loué l'âme si fière et si raisonnable, était tombée si bas, c'est ce que nous voudrions essayer de vous montrer aujourd'hui. Figurez-vous que Bérénice, résolue à réformer sa vie, se recueille devant nous pour examiner en son âme et conscience toutes les fautes de sa vie passée ; elle ne veut plus y retomber ; aussi sera-t-elle impitoyable envers elle-même. Elle est là pour faire sa confession générale et pour couper le mal à sa racine. La séduction personnelle, les bonnes intentions mêmes de ses corrupteurs ne sauraient suspendre son jugement ; elle ne veut voir en eux que leur corruption. Elle n'est point ici pour plaire, mais pour tailler, arracher dans sa chair vive et y opérer son salut. Excusez-la donc si elle agit brusquement et ne court qu'à l'essentiel.

\* \* \*

Rien ne se fait de beau ni de grand dans le monde sans les prestiges de la sensibilité ; elle est cet élément féminin de l'art qui touche les cœurs, pressent les événements et prépare l'homme à les accueillir ou à les braver. Mais pour que son rôle soit salutaire, il faut qu'elle reste soumise à la raison qui seule règle et oriente son feu vers nos vrais biens. Saint-Paul a dit de la femme qu'elle était faite pour l'homme et l'homme pour Dieu. Appliquant cette hiérarchie aux opérations de l'esprit, nous pouvons dire que la sensibilité est faite pour la raison et la raison pour Dieu. Les œuvres d'Homère, des tragiques grecs et de Virgile sont toutes soulevées par cette *pietas* envers la divinité qui fait la force comme la grandeur des Anciens. Quand cette hiérarchie est détruite, quand le principe raisonnable captivé par les charmes de sa compagne naturelle oublie qu'il est fait pour Dieu, ses lumières ne tardent pas à se voiler et il devient l'esclave d'une sensibilité qui le traîne à ces délires monstrueux qui étonnent le sage. C'est Hercule aux pieds d'Omphale. La volupté a fini par corrompre l'art grec comme l'art romain, comme l'art classique à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

On donc serait le germe du désordre des esprits contemporains qui frappe les yeux de tous, sinon dans cette frénésie de sentir que constatent nos meilleurs lettrés ?

« Qui cherchera le sens des choses ? écrit Maurras. On ne veut plus qu'en être ému. Il n'est jamais question aujourd'hui que de sentiments. Les femmes, si brisées et humiliées par nos mœurs, se sont vengées en nous communiquant leur nature. Tout s'est efféminé depuis l'esprit jusqu'à l'amour. » Et M. J. Benda, dans son petit *Traité d'esthétique*, placé sous le vocable de Belphégor, affirme avec la rigueur d'un théorème : « La présente société française demande aux œuvres d'art qu'elles lui fassent éprouver des émotions et des sensations ; elle

entend ne plus connaître par elle aucune espèce de plaisir intellectuel ».

\* \* \*

Bérénice n'a jamais été une petite sainte. Depuis sa plus tendre enfance elle a écouté toujours avec complaisance certaine viole d'amour qui ne cessait de lui chanter une nature indulgente à ses passions. Cette chanson voluptueuse a deux registres : elle a des airs appropriés pour les belles âmes, et c'est le romanesque, d'autres plus vifs et plus précis pour les amateurs de plaisirs plus solides, et c'est ce qu'on a appelé la tradition gauloise. On peut retrouver l'air de viole en deçà même du XIII<sup>e</sup> siècle, où la poésie courtoise puis les romans bretons inventent une sorte de divinisation de la passion amoureuse et un culte de la femme où les romantiques trouveraient aisément les antécédents subtils de leurs chimères, tandis que les fabliaux dévoilent sans ménagement où mène toute cette belle métaphysique. Bérénice était une belle âme et a longtemps affecté un dédain non point de prude mais de personne bien née pour les plaisirs solides, mais il est d'expérience que les sentiments les plus quintessenciés finissent par y conduire. Aussi quand Jean de Meung, voulant continuer l'œuvre galante de Guillaume de Lorée, reprend tous les personnages du *Roman de la Rose*, il jette bas leurs masques courtois et donne de Dame Nature une peinture si libre que le docte et pieux Gerson ne s'y trompera pas et condamnera sous ce nom toute la poésie courtoise et sa fausse spiritualité : « Fuyez, fuyez, loyaux amans, fuyez l'école périlleuse et mensongère qui aprens l'amour hayneuse pleine de péchées et d'ordures ». Bérénice n'écoute guère le vieux Gerson et se délecte toujours du *Roman de la Rose*, et quand, à la Renaissance, la viole, reprise par Ronsard et du Bellay, retentit des noms immortels de Cassandre, d'Hélène et d'Olive, cette chanson épurée du fatras allégorique qui l'embarassait et retrempe aux sources de l'anthologie et des érotiques latins fera, de l'amour le plus coupable, le sujet préféré des rêveries de Bérénice. L'amour n'est plus dans le moût de Charles d'Orléans ; il a jeté aux orties sa robe de cordelier qui lui convenait si mal et il s'ébat tout nu, paré de toutes les séductions du paganisme, sur l'herbette où les belles âmes n'ont plus que faire, cependant que Montaigne et Rabelais, avec toutes les ressources de la fantaisie et de l'érudition, se chargeront de lui persuader que la sagesse véritable ne se trouve qu'au giron de Dame Nature. Plus on étudie en effet l'origine de nos lettres profanes et plus on se rend compte que la Renaissance, loin d'être, comme nous le racontent nos manuels, une période où l'inspiration passa presque subitement, sous l'influence des lettres antiques, du christianisme au paganisme, est bien plutôt la violente explosion de toute une sensualité difficilement contenue jusque là et qui éclate lorsqu'elle est enfin maîtresse de ses moyens d'expression. Notre grand siècle classique fut une réaction contre le paganisme. Il est probable que nous le devons beaucoup plus à la réforme catholique issue du Concile de Trente, qu'aux poètes de la Pléiade pour lesquels les auteurs du XVII<sup>e</sup> siècle nourrissent d'ailleurs la plupart le dédain le plus injuste (rappelons-nous en particulier les jugements d'un Boileau, d'un Fénelon, d'un La Bruyère). C'est sans doute grâce à l'influence de Port-Royal, de l'Oratoire, de Saint Sulpice, des illustres Collèges de Clermont et de Navarre, de tout cet humanisme dévot enfin dont nous entretient M. l'abbé Brémond, et qui composait une atmosphère incomparable à l'écllosion des œuvres profondes, que non seulement notre Pascal et notre Bossuet, mais un Corneille, un Racine, même un Molière (*Don Juan* ne finit-il pas comme un miracle ?), trouvent une force de vérité dans la peinture des passions qui n'a jamais pu être égalée depuis. Cela est si vrai que M. Benda, qui pourtant n'est point des nôtres, n'hésita pas à signaler comme la cause primordiale de l'abaissement de notre culture, conjointement avec la disparition du culte des lettres antiques, celle de l'éducation théologique.

[Cependant, même chez nos maîtres classiques, si l'amour romanesque est discipliné par la religion, il n'est point étouffé. Un Racine, un Corneille épureront le goût mièvre des précieuses, mais ne sacrifieront ni les feux, ni les chaînes, ni les tourments à la mode et Fénelon pourra dire avec raison dans sa lettre à l'Académie qu'ils ont été entraînés par le torrent : « Ils ont cédé au goût des pièces romanesques qui avaient prévalu. La mode du bel esprit faisait mettre de l'amour partout. On s'imaginait qu'il était impossible d'éviter l'ennui pendant deux heures sans le secours de quelque intrigue galante ».

Qu'on ne se méprenne pas ici sur le jugement de Fénelon ; c'est un jugement littéraire et non pas de moraliste chrétien. Ce ne sont pas des arguments tirés des Pères, mais le haut exemple de Sophocle qu'il oppose à la galanterie dont reste entaché le théâtre de son temps. Les beaux esprits se figurent que la littérature est une chose et l'ordre

spirituel une autre, et il leur plaît de dire que les foudres d'un Bossuet, par exemple, dans le *Traité de la Concupiscence*, ou le mépris d'un Pascal dans les *Pensées*, pour les minauderies et les afféteries de la poésie profane, sont exagération de dévots et ne portent pas contre cet ordre ; mais les beaux esprits divertis par une forme agréable ou piquante manquent ici de psychologie. Rien n'amollit le cœur comme l'abus du sentiment ; rien aussi par contre-coup n'affadit tant une littérature. Baudelaire, à propos de l'art romantique, ne se trompera point sur l'importance de cette chasteté de l'art aussi essentielle à la grandeur et à la fécondité que la chasteté des mœurs l'est pour la société. Et il ira plus loin que tous les moralistes lorsqu'il écrira : « La passion frénétique de l'art est un chance qui dévore le reste et, comme l'absence nette du juste et du vrai dans l'art équivaient à l'absence d'art, l'homme entier s'évanouit, la spécialisation excessive d'une faculté aboutit au néant ».

\* \* \*

Nous n'en sommes qu'au jeu romanesque qui s'arrête à fleur de regard et de sourire. Mais les faveurs, le dépit, cette complaisance envers soi-même vont devenir tout le souci de Bérénice.

*J'aimais, Seigneur, j'aimais, je voulais être aimée*

et dans l'air raréfié des cours et des salons sa vie intérieure va s'évaporer en plaisirs, son univers se rétrécira aux horizons d'un jardin d'agrément, d'une incomparable majesté sans doute, mais qui la tournera de plus en plus vers les seules grandeurs de la chair ! « Mon principal but est bien de plaire, disait La Fontaine dans la préface de son exquise *Psyché* ; pour en venir là, je considérais le goût du siècle. Or, après plusieurs expériences, il m'a semblé que le goût se porte au galant et à la plaisanterie. » Et le grand poète — car La Fontaine est un grand poète — ne voit dans le beau mythe qu'il va nous conter que badineries propres à amuser les enfants. On dirait que dans ces lieux enchantés où se délecte la sensibilité du grand siècle finissant, ni la douleur ni la mort ne doivent avoir d'accès ; l'amour lui-même adouci ses feux et n'est plus bientôt que la bagatelle qu'il convient de cueillir en passant sans y attacher rien de sérieux. Mais aussi, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le Cid n'est plus que Chérubin. Le monde, contre lequel Bourdaloue tonnait si fort dans la chapelle de Versailles que le grand Condé s'écriait : « Morbleu ! il a raison », le monde possède Bérénice, et du romanesque elle est glissée tout naturellement dans le libertinage. La suite apparemment illogique du *Roman de la Rose* se vérifie ; les masques courtois sont enlevés à Bel Accueil et à Danger ; les sucreries du Tendre ne suffisent plus au palais blasé de Bérénice ; il lui faut le poivre de Voltaire et de Diderot. Le goût des fêtes délicieuses dans l'Ile enchantée et des violons sur l'eau du Grand Canal l'amène aux petits soupers. Il ne s'agit plus pour l'honnête homme de ne se piquer de rien mais d'être sensible. Ivre de jouir, Bérénice ne voit même plus le mal ; elle porte à la perfection les plaisirs, ceux de la table comme ceux des yeux et des oreilles, jusqu'au jour où, selon le rythme que connaissent tous les voluptueux, elle connaît cette satiété de spectacles, de petits vers et de soupers, ce dégoût du brillant mensonge où elle s'agit et rêve de revenir aux sentiments naturels et champêtres qu'elle ne connaît plus. Mais la raison qui a perdu à peu près la foi et ne se croit plus faite pour Dieu, la pousse à divaguer davantage. Ce siècle exquis dans son art de boudoirs, de chiffons et de petits billets apportera dans l'expression littéraire de son nouveau goût une exagération ridicule. Il sera simple avec emphase et rustique avec luxe. Bérénice délaisse les airs de viole, et la voix tout oreilles pour écouter un certain chant de flûte dont les accents la troublent délicieusement. Les pipeaux de Marsyas ont retenti dans les bois de l'Ile de France. Hélas ! Apollon n'est plus là pour écorcher l'impudent musicien qui peut tout à son aise reprendre le vieux mythe d'une nature de fantaisie où reviendront les rêveries romanesques des Jean de Meung et Jeanne Flore et les paradoxes nonchalants de Montaigne (mais ceux-ci tournés en biles revendications et n'ayant plus rien de ce tour indulgent de l'auteur des *Essais*).

\* \* \*

C'était en 1753. Depuis son fameux discours à l'Académie de Dijon où il avait montré avec tant d'éloquence à quel point les sciences et les arts corrompaient les mœurs Jean-Jacques donnait tout son temps aux sciences, à l'art d'écrire et à la musique. Son *Devin du Village* avait été joué avec un grand succès à la Cour devant le Roi, car tout le monde voulait voir le gentil opéra du sombre contempteur des arts et des sciences, et ce n'était qu'un cri d'enchantement. Jean-Jacques, pour mieux savourer les délices de ces succès mondains dont il avait

flétri si courageusement l'hypocrisie, était allé en repaître tout seul sa mémoire à Saint-Germain, et sous les ombrages de la forêt royale, il avait composé son *Discours sur l'Inégalité*, où il célébrait les mœurs heureuses et innocentes du Boschiman et du Caraïbe. C'est alors que Mme d'Épinay lui offrit, au bord de la forêt de Montmorency, un petit asile champêtre nommé l'Ermitage. Il y avait couru emportant avec lui sa Thérèse, sa mère Levasseur, ses cahiers de musique, ses manuscrits, sa sonde, ne laissant que sa progéniture à l'hôpital des Enfants trouvés. « Je n'ai commencé de vivre, écrira-t-il à M. de Malesherbes, que le 9 avril 1756. » C'est la date de son entrée à l'Ermitage. Adulé par les femmes qui viennent le voir de Paris et des environs, choyé par les grands, son règne commence.

Peut-être cueillait-il quelques simples, ou cette pervenche que Madame de Warens lui avait appris à connaître, lorsque Bérénice s'en vint le voir. Nous imaginons très bien son arrivée par une tiède après-midi du printemps finissant comme il advint pour Madame d'Houdetot. Il la vit qui s'avançait vers lui, sautant avec une maladresse charmante dans ses petits souliers à hauts talons, pour éviter les flaques où dormait encore l'eau des pluies récentes, et lui faisant de grands gestes d'appel de sa canne enrubbannée. Le cœur de Jean-Jacques s'amollit à cette vue, mais aussitôt cette familiarité un peu insolente le rembrunit. Cette belle dame ne vient-elle pas poussée par une curiosité malsaine, envoyée peut-être par Madame d'Épinay pour observer de près la rusticité du solitaire, s'en aller la railler dans les salons avec Diderot, d'Holbach, Grimm et d'Alembert ? Et c'est sans doute d'une façon bourru qu'il l'aborde : « Madame, vous venez voir si la pauvreté de Jean-Jacques n'est pas un conte. Eh ! bien, veuillez me suivre dans mon réduit ; voyez mes chaises de paille et les quelques légumes qui seront le souper d'un philosophe et de sa campagne, et allez raconter à vos amis les beaux esprits que vous avez vu un homme heureux ». Et déjà il l'entraîne du geste vers le pavillon où l'on entend se disputer Thérèse et la mère Levasseur, lorsque Bérénice d'une voix fort douce et lui posant la main sur le bras : « Qu'allez-vous penser là, sauvage délicieuse ? Je ne viens chercher ici que vous-même, votre humeur farouche et votre cœur passionné ! Ignorez-vous qu'à la Cour vous tournez toutes nos têtes ? M. de Luxembourg me le faisait remarquer hier au souper. Nous sommes lasses du fard, des poudres, de l'ambre, des petits billets, de l'esprit de M. Duclos, de la physique de M. d'Alembert, de la statue animée de M. de Condillac ; nous sommes lasses des bons mots et des belles manières et nous venons nous charmer du mépris de tout ce qui, jusqu'à vous, nous semblait le meilleur de l'existence... Ah ! depuis que nous vous avons aperçu à la représentation de votre *Devin du Village*, avec votre barbe mal rasée, votre air de Huron qui nous change tellement de nos petits maîtres, nous ne faisons que fredonner entre nous l'air de Colette : « Il sut me plaire en habit de village ».

Jean-Jacques regardait un peu troublé cette charmante, vîteuse, ces yeux les plus tendres, cette voix douce et cruelle à la fois, coupée de pauses pendant lesquelles tantôt elle souriait d'un air d'enfant triste, tantôt se mettait à égrener de petits rires étouffés. Cet air tour à tour frétilant et languissant que l'abus des soupers au champagne avec les beaux esprits donne aux jolies femmes, ah ! il en fallait bien moins pour que les sens de Jean-Jacques fussent embrasés, et déjà un genou dans l'herbe tendre : « Pardonnez, Madame, à un malheureux qui craint toujours de déplaire et qui se reconnaît indigne de vos bontés... Oh ! ciel, se peut-il !... » Il ne pouvait que balbutier. Mais elle commençait déjà ses confidences : « Il y a des moments où j'éprouve le besoin de commettre des folies... je suis dans un de ces moments... Profitez-en ! » Elle éclata de rire : « O ! roi des Ours, irrésistible ermite. Je viens vivre avec vous de cette vie de la nature dont vous savez si bien chanter les charmes ». Elle fredonna l'air du *Devin* : « A vos leçons, Colette s'abandonne ». Alors Jean-Jacques : « Serait-il vrai que la voix d'un homme vertueux pût arracher une société corrompue à tous ses faux plaisirs ? » Il la prit par la main et l'amena sous un acacia chargé de fleurs ; c'est sans doute là qu'il lui apprit cet évanouissement dans la vie élémentaire où elle allait si vite dissoudre toutes ses forces ; sans doute ce fut là qu'il lui conta son roman des temps heureux où les hommes ne connaissaient ni le mensonge ni la jalousie, ni l'envie ; où tous les fruits de la terre étaient à tous, et peut-être est-ce là qu'il lui lut la fameuse apostrophe de malédiction contre le premier qui ayant enclos un terrain s'avisait de dire : « Ceci est à moi », et trouva des gens assez simples pour le croire.

A ce moment-là peut-être lui arriva cette anecdote qu'il narre dans ses *Confessions*. Un craquement de feuilles le fit se retourner. Bérénice le vit qui courait subitement dans la direction du verger : « Ah ! pillard ! criait-il, je vais lâcher mon chien dans tes jambes ». Et Bérénice

vit un croquant qui détalait. Jean-Jacques revenait tout couronné : « L'infamie de ces gens est incroyable... C'est encore le jardinier de M<sup>me</sup> d'Épinay qui maraude autour des poiriers ; je l'ai déjà surpris la nuit dernière et je vais être obligé de faire le guet avec mon fusil ».

Bérénice le regardait un peu surprise, lui qui venait de déclarer si gravement que les fruits étaient à tous et la terre à personne. « Il est délicieux d'extravagance, mon Huron », pensait-elle. Mais Jean-Jacques : « Moi qui vous parle, j'ai volé un jour un ruban, lorsque j'étais laquais chez M<sup>me</sup> de Vercellis, et j'ai accusé la pauvre Marion du larcin ; ce sera le remords de toute ma vie et j'en ferai l'aveu à la postérité. Ah ! je suis un pauvre homme que l'hypocrisie de la société a dénaturé, mais j'ai le courage de le dire, et c'est là ma vertu ».

Ce diable d'homme avait un feu qui emportait toute logique et Bérénice avait tant raisonné pour aboutir à tant d'ennui qu'elle n'était pas fâchée de déraisonner. « Je raconterai cette visite à St-Lambert et à Grimm, disait-elle, et cet hiver je lancerai des modes sauvages, des coiffures de plumes et des casaque à la caraïbe. » Et elle s'amusait comme une folle des rêveries de ce sauvage. Elle se rendait bien compte qu'il y en avait à prendre et à laisser, mais ce qu'elle dévorait avec fringale c'était cette liberté sans bornes de tous les caprices chapotonnée par une vertu aussi ostentatoire qu'elle était indulgente, et quand on a des rentes et de l'esprit, rien n'est plus divertissant. Elle revint chaque après-midi se griser de vie primitive, de forêts peuplées d'orang-outangs innocents, cependant qu'elle foulait les allées bien ratissées de l'Ermitage, le visage et les cheveux poudrés, et vêtue des soies à fleurs dont nous rêvons encore ; et ce contraste pimentait délicieusement son imagination. « Racontez, disait-elle. » Et Jean-Jacques lui racontait son invraisemblable roman qu'il intitulait la Nature et qui n'était que le délire d'un vagabond autodidacte dont les récits toujours plus ou moins mystificateurs des voyageurs et les contes des philosophes avaient échauffé la sombre humeur.

\* \* \*

Une terrible oppression des faibles par les puissants et non la liberté ni l'égalité des espèces, tel est le spectacle qui tout d'abord s'offre à l'observateur qui regarde la nature avec des yeux courageux. Un carnage continu et non la fraternité, voilà bien plutôt les signes de son empire. Dans les forêts ce n'est pas l'idylle de Jean-Jacques, mais le drame le plus féroce de la convoitise et de la faim. M. de Curel nous contait récemment les terribles amours des cerfs, et Fabre nous a retracé l'atroce festin de la mante religieuse qui dévore son mâle après les noces. Mais le règne végétal n'est pas plus bénin que le règne animal. Dans les hautes futaies, le chêne et le hêtre cherchent l'air et la lumière et montent sans pitié pour les faibles et les tard venus qui végèteront tout grêlés à l'ombre des puissants qui, en retour, auront eux aussi leurs ennemis impitoyables, mousses, lichens, champignons, lierre qui s'acharneront à sucer leur sève et à étouffer leur croissance.

La nature livrée à elle-même, c'est la forêt vierge irrespirable, la brousse inculte, le repaire des bêtes féroces. Ce n'est pas Jean-Jacques, c'est la Bible qui nous donne la seule vraie notion de la nature lorsqu'elle nous enseigne que puissance fut donnée à l'homme sur les bêtes et les plantes, et lorsqu'elle nous montre le désordre introduit par le péché, non seulement en nous, mais dans les éléments, et que l'homme ne peut obtenir la satisfaction de ses besoins qu'à la sueur de son front et par une lutte continuelle. Dans notre mystère du *Viel Testament*, Adam enseme son champ, puis vient se reposer près d'Ève ; pendant son sommeil le Diable jette aussitôt l'ivraie, et quand Adam se réveille, il voit les mauvaises herbes étouffer son grain. Alors il pleure et recommence. Que cette vue est plus salubre que la romance de Jean-Jacques !

Il est vrai que Jean-Jacques a soin de nous dire qu'il avait la vue trop courte pour distinguer les plantes de sa hauteur. C'est pourquoi ses rêves honteux lui ont caché la sévère réalité des lois physiques, et il n'a su trouver dans la nature que des attendrissements de promeneur oisif, d'ailleurs puissants sur le cœur de l'homme. « Je connais quelque chose à l'ouvrage de la nature, disait-il ingénument, mais rien à celui du jardinier. » Il voulait dire qu'il ne savait que rêver jusqu'à se confondre avec les bruits, les odeurs et les formes qui flattaient ses sens, émotions suffisantes, prétendait-il, pour lui faire sentir avec plaisir son existence, sans prendre la peine de penser. « L'homme qui médite, a-t-il osé écrire, est un animal dépravé », et Jean-Jacques fait consister tout le bonheur à nous cadencer des phrases d'ailleurs exquises de fraîcheur sur le coucher du soleil, le chant du rossignol, la cueillette des cerises et une omelette au cerfeuil dont l'odeur lui vient d'une auberge. « Commençons donc par

écarter tous les faits », dira cet étonnant vagabond au début de son *Discours sur l'Inégalité*. Il ne s'agit donc ici que de rêveries musicales mais où la paresse et la volupté puiseront une frénésie contagieuse pour secouer le joug des lois et des mœurs.

\* \* \*

Quoi de plus excitant pour les sens blasés de Bérénice que le spectacle de ce censeur des mœurs qui lui lit les impures délectations de la *Nouvelle Héloïse*, fraîchement écrites sur le plus beau papier, séché avec de la poudre d'azur et d'argent et cousues avec de la nonpareille bleue ? « Mes tableaux voluptueux, a-t-il écrit, auraient perdu toutes leurs grâces si le doux coloris de l'innocence y eût manqué. » La vue de cette duplicité s'étale tout au long dans les *Confessions*. Comme on le voit, interrompant sa lecture et s'écriant tout en larmes : « Ah ! tenez, je me fais honte ! » Mais ce qu'il n'ajoutait pas, c'est que c'était précisément dans cette honte qu'il trouvait ses plus violents plaisirs.

Bérénice sentait parfois qu'il allait un peu loin : « Il est certain que je m'encanaille », pensait-elle. Mais elle demeurait néanmoins avec lui dans cette Nature où l'amour à la Saint-Preux se mêlait au spiritualisme du *Vicaire savoyard*, mélange horrible à toute tête bien faite mais où Bérénice trouvait une ivresse de vertu facile où noyer ses remords et ses dernières pudeurs. Et puis Jean-Jacques flattait son orgueil en lui donnant la suprématie sur la raison et, sous le nom de conscience et de volonté générale, l'installant souveraine des lois et des mœurs. Plus de règle désormais que ses passions. La flûte de Marsyas va ramener le règne des bêtes féroces. Cette leçon de musique dans le jardin de l'Ermitage, on l'imagine bien plus selon Boucher que selon Watteau. Sous les verdure bleues, Jean-Jacques assis auprès de Bérénice qui l'écoute l'œil allumé, le sourire équivoque, les chairs frottées de sang, lit les feuillets saupoudrés d'azur et d'argent de la *Nouvelle Héloïse* ; et derrière eux, dans le bosquet qui les ombre, un de ces singes qu'aimait tant le siècle, traduit toutes ces tirades vertueuses en grimaces obscènes. Mais Bérénice ne le voit pas. Venue pour se distraire auprès de Jean-Jacques, elle a fini par gagner sa fièvre. Laisant ses chimères de vie primitive qui ne lui sourient guère, elle ne retiendra que le ferment empoisonné d'une licence éhontée. La malheureuse, ce sont ses passions qui l'asservissent et elle croit que ce sont les institutions ! Minerve qui délire en sa compagnie ne sait plus lui dire, ce qu'aujourd'hui nous savons avec une évidence dont le feu nous brûle, que cette explosion de fausses lumières, ce n'est ni plus ni moins que la sacrilège insurrection des vivants contre les morts. Écoutez plutôt Voltaire : « Plus un peuple a des traditions reculées, plus il a d'anciennes sottises ». Et Jean-Jacques ne fait que renforcer ce blasphème avec tous les timbres de sa symphonie pastorale lorsqu'il brode le thème incendiaire : « La nature a fait l'homme heureux et bon, la société le déprave et le fait misérable ». Désormais le passé ne peut plus être à cette sensibilité impatient de tout joug que ténébreux et fanatismes. Le progrès c'est de rompre brutalement avec les ancêtres, non de continuer leur œuvre, c'est de renverser leurs institutions, non de les consolider. Leur soumission à l'ordre, elle l'appellera esclavage, leur autorité, tyrannie, leur foi, superstition. Nous le savons maintenant : la Révolution c'est le cime de Cham. Oui, un jour fatal, notre père s'était enivré et il était tombé dans un sommeil honteux ; et voilà qu'au lieu de jeter un manteau sur sa nudité, ni la gloire, ni les bienfaits de son sang, ni le magnifique royaume qu'il nous avait acquis n'ont plus compté, nous avons rallié son égarement, nous avons traîné son corps aux gémonies !

\* \* \*

Pour cette profanation, la Révolution a été maudite dès le premier jour ; s'imaginant réformer, elle ne fera que détruire. Bérénice pleure d'enthousiasme un serment du jeu de Paume ; elle applaudit Camille Desmoulins lorsqu'il arbore au Palais Royal la feuille de marronnier ; elle se pâme en cris et en embrassements lorsque l'évêque d'Autun officie sur l'autel de la Patrie, entouré de quatre cents prêtres, à la Fête de la Fédération ; elle sent, elle aime en Jean-Jacques, elle croit le bonheur arrivé sur la terre. Et lorsque toute cette chimère tachée de sang s'évanouit pour ne plus laisser voir que des instincts déchânés, elle a un moment d'hébétéude. Ses compagnons de souper ont émigré pour la plupart, les autres sont à la Force, à la Conciergerie, où ils continuent à danser, à faire des mots en attendant leur tour de charrette. Elle s'efforce d'oublier avec eux, car elle n'a pas la force de réagir contre les événements, de voir clair. Il ne lui reste de son éducation d'autrefois que le souci d'affronter le destin avec élégance, et ses amis savent mourir selon ses leçons. La carnagole et la pique ont partout remplacé la houlette et la robe à paniers. Voilà donc ce qu'elles

appelaient toutes les paroles sur la vertu qu'elles avaient entendues à l'Ermitage. Tous ces laborieux, ivres de sang, se réclamaient de Jean-Jacques, s'inspiraient de lui dans leurs fêtes civiques et transportaient solennellement ses cendres au Panthéon. Le singe du bosquet de l'Ermitage avait bien traduit les tirades vertueuses du cahier poudré d'azur et d'argent !

\* \* \*

Lorsqu'à son retour d'émigration, le jeune comte de Chateaubriand apparut dans le salon de Madame de Beaumont et lui lut les premières pages du *Génie du Christianisme*, elle crut rencontrer son Sauveur et se donna à lui de bonne foi. Elle retrouvait auprès du sombre enchanteur le même anéantissement du cœur dans la nature que chez Jean-Jacques, mais, ennoblé par le sentiment de la mort et la vanité des joies humaines ; le même orgueil voluptueux et solitaire mais décauté de toute grossièreté. Elle se laissait doucement ramener par cette voix mélodieuse à tout le passé de la France chrétienne. Non pas comme à une réalité pleine de vie, mais comme à d'augustes ruines, qu'il était doux d'orner de fleurs. C'est de lui qu'elle apprit à goûter aux pieds de la croix, non pas la leçon du sacrifice mais la stérile mélancolie des amours insatisfaites. Ainsi, l'esprit romanesque et mondain qui l'avait égarée, loin d'être extirpé par le renouveau religieux, adultera celui-ci dès l'origine et tout le réveil catholique en sera troublé. Bérénice croira toujours que sentir, c'est aimer et que la tristesse, d'où qu'elle vienne, est une purification. Toute son éthique en sera faussée car on ne sert point Dieu avec la concupiscence et celle-ci l'entraînera par une pente toute naturelle vers le panthéisme allemand où ses dernières velléités chrétiennes achèveront de se dissoudre. C'est dans le même temps d'ailleurs et dans le salon de Madame de Staël qu'elle apprend à rêver d'une Allemagne idyllique, patrie du génie et des vertus domestiques. Chez cette Gênevaise de sang germanique qui répandait autour d'elle une tendresse tumultueuse et communicative, elle oublie les horreurs de la Révolution pour ne plus voir dans cette atroce tragédie que l'enfantement sublime de tous nos droits humains. L'âge d'or pour cette femme au tempérament excessif ce n'est plus comme l'avait cru Rousseau, dans un passé immémorial qu'il le faut placer, sous le chêne chargé de glands nourrissants, mais dans un avenir certain vers lequel les peuples illuminés par les révélations démocratiques s'acheminent d'un pas rapide. Tout Michelet et tout Hugo sont déjà là. Dans ce salon Bérénice va s'initier au commode idéal à majuscules, à tous les grands mots du siècle XIX<sup>e</sup> dont on ne définit pas le contenu : Amour, Humanité, Lumière, Liberté, Peuple. Pendant ce temps-là, vous le savez, Minerve est verrouillée chez Kant, à Koenigsberg. Avec tout un cortège de belles bachantes, Bérénice dévaste sans contrôle tous les domaines abandonnés de la raison : métaphysique, politique, sociologie, tout est envahi. Infini, chair, esprit, sens, raison, elle mêlera tout dans un verbalisme effarant.

Dans le romantisme il y a un roman, aurait dit Hugo. Roman mal composé d'adolescent prodigieusement doué qui gaspille tout son patrimoine dans la société des filles et des mauvais garçons, et mène grand vacarme dans la rue pour scandaliser les bourgeois. Vous me direz qu'un Villon rossait le guet et que l'intelligence, quand la sève la travaille, fronde volontiers l'autorité. Sans doute, mais Villon ne pensait qu'à s'amuser avec ses compagnons de taverne ; le romantisme fait ses folies avec le plus grand sérieux, prend ses chimères pour des révélations de Dieu même, et pénètre de sa mission joute au mage et au prophète ; et c'est en cela qu'il est ridicule et dangereux. Pauvre Bérénice ! ils l'ont rendue pareille à une Bovary de province : elle prétend souffrir de grandes passions inconsolées, mais voyez comme à Venise elle passe aisément de Musset à Pagello. Elle a comme un goût morbide de la duplicité qu'elle appelle antithèse. Elle fredonne des chansons révolutionnaires, mais chante des hymnes à Napoléon et pleure au retour de ses cendres. Elle célèbre la paix des peuples, mais reverse Louis-Philippe parce qu'elle s'ennuie d'un roi si débonnaire. Elle rêve d'abîmes, de poisons, d'amour fatal, mais au coin d'un bon feu, dans de chaudes pantoufles : c'est la salle à manger Louis-Philippe dont la table confortable repose sur des pieds griffus de lions et de chimères. Elle célèbre le Moyen Âge, ses cathédrales et ses paladins, mais appelle cette époque un siècle de ténèbres, calomnie l'Église, la féodalité et le pouvoir royal. Elle fait une révolution démocratique qui aboutit à l'empire d'un César à la fois despotique et idéologue « au cœur double », comme le désignera la Vierge de la Salette à McLanie, cependant que sur son rocher l'exilé volontaire Olympio enfle démesurément le pipeau de Marsyas ramassé dans les bosquets de l'Ermitage, et y fait entendre tout l'orchestre des vents et de la mer. Mais pour y chanter quel hymne ! Ouvrons la célèbre pièce de la *Légende*, le *Satyre*,

pour écouter quelles leçons Marsyas donne à Apollon et à tout l'Olympe. Ce n'est même plus la forêt primitive de Jean-Jacques que nous sommes conviés à adorer, mais le chaos !

*Salut chaos ! Gloire à la Terre !  
Le chaos est un Dieu ! Son geste est l'élément ;  
Et lui seul a le nom sacré : Commencement...  
Le chaos est l'époux lascif de l'Infini,  
Avant le Verbe il a rugi, sifflé, henni !*

C'est donc le chaos qui est le principe de tout, l'Être originel, le germe de tout progrès, et logique dans ses monstrueux blasphèmes, Hugo va renverser l'ordre divin, agenouiller l'homme devant l'animal, l'esprit devant l'atome, le dieu devant la matière informe.

*Monde, tout le mal vient de la forme des dieux :  
On a fait du ténébreux avec du radieux.  
Place à l'atome saint qui brûle ou qui ruisselle,  
Place au rayonnement de l'âme universelle,  
Un roi, c'est de la guerre, un dieu c'est de la nuit.  
Liberté, vie et foi sur le dogme détruit.  
Place à tout ! Je suis Pan ! Jupiter à genoux.*

Devant cette démente de panthéisme barbare, n'est-ce pas justice d'appeler le siècle dont Hugo s'est dit avec raison l'écho sonore, « le siècle stupide » ?

Ce chaos, le romantisme l'avait peint de la couleur de ses rêves ; il l'avait nommé Dieu et lui donnait tous les attributs de la Perfection. Il avait prêté à la courtisane, au forçat, à l'histrion, des sentiments sublimes. Le naturalisme, fils révolté du romantisme, mais fils légitime, accepta le chaos comme dieu, mais entendit le voir tel qu'il était, c'est-à-dire horrible. Il restitua à ses idoles toute leur difformité et s'appliqua à les peindre exactement. Il ne fut plus question d'âge d'or, mais d'une jungle hantée d'animaux féroces et chargée de vapeurs mortifères. Puisque le chaos était dieu, la vie humaine ne pouvait plus être qu'une farce sinistre née dans le sang et la haine et se dissolvant dans la corruption. Zola allait pousser ces théories jusqu'à l'immonde. Mais comme il est impossible à l'homme de se résigner au chaos, on a vu le père de Nana et de Coupeau contredisant toutes ses théories sur les fatalités de l'hérédité et le déterminisme de la matière brûler d'une sombre foi mystique pour la Justice en saint Fourier, la vérité et la science, en Bouvard et Pécuchet et nous prophétiser une cité future, ouvrière et scientifique, en de copieux évangiles, où une sensibilité de maître d'école s'y gonfle aux proportions d'un législateur illuminé. Ce n'est plus le trouble et riche prélude de l'Ermitage, le concert champêtre sous les bosquets, c'est l'orphéon du 14 juillet dans les faubourgs de Belleville, cependant qu'au long de l'Esplanade les baraques foraines font leur tapage et exhibent les monstres et les spectacles spéciaux où les enfants ne sont pas admis.

\* \* \*

Le symbolisme eût pu nous tirer de là, car ce fut un essai maladroit, mais certain de libération spirituelle. Bérénice a beau être maintenue prisonnière de la chair et du sang, une voix plus forte que toutes les démonstrations par le scalpel ou la cornue lui persuade que, derrière les apparences incohérentes, il y a des dieux cachés qui l'appellent à des fins qui dépassent l'industrie des bêtes. Elle entrevoit qu'ici-bas elle ne fait que tisser l'envers d'une tapisserie mystérieuse. La solennité de sa joie devant le lever du jour ou le silence de la nuit est comme l'écho lointain d'une félicité oubliée qu'elle cherche infatigablement à travers le temps et l'espace. Hélas ! souvent comme Titania elle se réveille ne caressant qu'une affreuse tête d'âne ! Car elle n'a plus d'huile dans sa lampe de vierge folle, la pauvre Bérénice, elle n'a pour éclairer ses pas que les vagues phosphorescences d'une animalité en désarroi. Elle erre à tâtons dans le dédale sans fin de ses ténébreuses demeures « comme dans un caveau dont la clef est perdue », chantera Baudelaire.

*Temple autrefois plein d'ordre et d'opulence,  
Sous le plafond duquel tant de pompe avait lui !*

Or, cette clé perdue elle n'a qu'un nom même en art et c'est un étrange vagabond qui va nous le dire, c'est Arthur Rimbaud dans la *Saison en Enfer* : « J'ai recherché la clé du festin ancien où je reprendrais peut-être appétit. La charité est cette clé ». La charité ! L'Amour de Dieu qui nous délivre de nous-même ! Ayant donné à son imagination des fêtes prodigieuses, Rimbaud s'aperçoit qu'il n'est pas dieu pour se dédier ainsi l'univers comme un temple. Il s'aperçoit, le seul

poète de son siècle, que l'ivresse des sens n'est pas l'extase, ni la volupté l'amour mystique. Il a donc fait fausse route et tout son siècle avec lui. Tous ces trésors ne sont que mensonge. C'est le royaume de Klingsor qui va s'évanouir. « C'est cette minute d'éveil qui m'a donné la vision de la pureté. Par l'esprit on va à Dieu ! » Par l'esprit et non par les sens. Alors une lutte terrible s'engage, le combat spirituel « plus rude qu'une bataille d'hommes ». Car son art est tout païen. « Je comprends, et ne sachant m'expliquer sans paroles païennes, je voudrais me taire. » Il s'est tu, et, comme l'a dit Mallarmé, il s'est opéré vivant de cet art d'allusions et d'images qu'il avait inventé et dont il pressentait avec épouvante le terrible pouvoir d'enchantement, et qui allait devenir, en dépit de ses avertissements tragiques, le credo de la poésie contemporaine. L'Émotion en effet, voilà désormais la seule muse.

Il n'y aura plus désormais d'autre règle que d'obéir à la sincérité (comme ils disent) de cette émotion partout où il lui plaira de nous mener. Tout ce qui nous émeut sera vrai, sera bon. Pour peindre cet échauffement continu des entrailles qui correspond à la nouvelle exégèse de l'inspiration, bientôt le mot de poésie ne convient plus ; il implique trop l'idée d'un ordre intellectuel imposé aux flots des deux actions qui nous submergent. On lui préfère le mot de lyrisme qui exprime mieux cette vibration incessante qui est le nouvel état de grâce, le buisson ardent qui transforme en son feu tout ce qu'il absorbe. L'imité ne s'appellera plus le poète mais l'artiste, L'art ne sera plus en effet, comme pour les anciens, l'ensemble des disciplines qui mènent à bien l'œuvre à faire ; il est pris pour la révélation totale de l'essence des choses, exactement une nouvelle Gnose, il remplace la religion ; il crée la liturgie du moi divinisé ; il sera le seul mode de connaissance dont nous soyons sûrs. Aucune ascèse n'est requise. Histoire, métaphysique, religion, patrie ne valent plus que dans la mesure où elles affectent la déesse Émotion. Ni plan, ni sujet dans le poème, mais une sorte d'incantation musicale et colorée où l'agencement insolite des images ne vise plus qu'à ébranler d'une secousse neuve tout le mécanisme de la mémoire sensible. Poésie encore sans doute, car il y a une poésie des sens, mais poésie qu'auraient le chien et le chat s'ils étaient doués du langage. Sorte de mystique animale, littéralement la poésie des bêtes. Ne nions pas la séduction de certaines de ces réussites ni les grands talents qui s'y prodigent. Mais ayons la sincérité de déclarer que la poésie humaine a une plus haute et une plus véridique mission à remplir sur la terre.

\* \* \*

Où donc est Bérénice ? On ne sait plus. On croit par instants voir passer son sourire sur un visage flétri ; mais bientôt la bacchante reprend ses contorsions et son écume ; ce n'est plus Bérénice, une frénésie la possède qui la défigue. Inquiète, elle tente de raviver son goût de vivre comme elle peut, s'excite à la volonté nietschéenne, à la pitié russe, à l'orgueil ibsénien, mais en vain ; elle vagabonde en dehors de toute raison, prenant ses émotions pour des pensées et ses délires pour des intuitions prophétiques.

C'est dans cet état lamentable que, préoccupé de fuir les barbares, Barrès imagina de la faire rencontrer à Aigues-Mortes par son héros Philippe. Celui-ci, alors qu'il faisait avec son ami les stations de psychothérapie les plus diverses, avait déjà remarqué la figure fine et triste de cette exilée, tandis qu'elle sortait d'un petit théâtre des boulevards où elle était figurante. (Notons que ce théâtre se nommait Eden pour les amateurs de symboles.)

Un essai de pénétration lucide, courageuse, ironique de la sensibilité par l'intelligence, voilà le mérite hors de pair du *Jardin de Bérénice*. Barrès y tente de ramener notre dévoyée romantique à son ancien ordre pour qu'elle y retrouve sa grâce, son don des larmes, sa discrétion, sa mesure enfin. Dans les salles du Musée du roi Remi, où Barrès se plaça à imaginer l'enfance de cette songeuse, celle-ci aimait entre toutes les choses rares qui formaient son cœur une tapisserie de haute lice à personnages allégoriques, « l'honneur était si fort mangé des vers que Bérénice ne put savoir au juste ce que c'était ; de Noblesse elle distingua simplement la belle parure ; mais Désintéressement et Simplicité lui sourirent bien souvent ». Le rôle d'éducateur qu'assume Barrès se bornera plus à l'écouter, à sourire de ses défaillances qu'à la corriger. Mais s'il n'a pas le courage de renoncer tout à fait à ces poisons de l'Asie dont il connaît le danger, ce n'est plus du moins le honteux abandon de Jean-Jacques, mais l'implacable analyse d'un esprit le haute culture, qui se juge et se condamne. Peut-être Bérénice n'était-elle pas encore prête à entendre une leçon plus virile. Sans doute, encore toute embrumée d'idéologie allemande, elle croit toujours que le divin c'est elle, un petit animal pas très différent des canards et de l'âne qui font sa société à la villa Rosemonde. Mais une si lucide

intelligence pénètre et éclaire cette puérile métaphysique de l'Inconscient alors à la mode qu'elle perd la moitié de sa nocivité et tous les grands thèmes régénérateurs des *Amitiés françaises* y sont déjà en germe. Bérénice a retrouvé son air natal et de la thérapeutique barrésienne elle sort, sinon guérie, du moins convalescente. Car il n'est point vrai que Bérénice soit morte dans les grosses pattes de l'adversaire ; elle vit toujours et grandit en sagesse ; elle a dépassé les leçons barrésiennes pour monter plus haut encore et retrouver sa délicatesse morale émoussée par les pires habitudes, docile en cela au vœu de son maître subtil à qui rien n'échappe des virtualités spirituelles. « Mon rêve, a-t-il écrit, fut toujours de convaincre celle que j'aimerais qu'elle aille à la Réparation ou au Carmel pour appliquer pleinement les doctrines que je chéris et pour réparer toutes les atteintes que je leur porte. »

Elle n'est pas entrée au Carmel et nous ne croyons point qu'il soit dans sa vocation d'y entrer jamais. Mais elle achève du moins de retrouver tout son héritage auprès d'un maître à qui nulle de ses complications n'échappe, mais qui lui en dévoile les troubles sources et réveille en son cœur le goût de les clarifier et d'en discipliner le débit pour qu'il féconde les terres paternelles. Aussi sévère qu'il est tendre, Maurras veut remettre Bérénice à son rang. Qu'elle abandonne l'illusion de se croire la pure expression du divin dans le monde. Ce qui est divin c'est la « claire et douce qualité », la Perfection, l'Harmonie qui a nom Minerve, cette sagesse vraiment divine qui régit les hommes, les différencie de la brute, et leur inspire les arts et les sciences, les égalant presque à des dieux. Cette raison que Maurras adore sous le nom de Minerve, ce n'est pas la raison individuelle et ployable en tous sens. C'est la Pensée bienfaisante qui dirige et soutient l'univers, non pas encore le vrai Dieu personnel de notre foi, malheureusement, mais une Intelligence éternelle analogue à la Providence de Cicéron et des grands païens, à l'Autorité souveraine qu'adoraient Socrate, Platon et Aristote.

Chose étrange, le siècle qui vociféra si grossièrement contre les droits imprescriptibles de Dieu et se prostitua au chaos du *Saiyre*, n'a cessé d'invoquer l'Infini, l'Idéal, l'Amour, la Vérité, Dieu. Combien le salubre discernement de Maurras purifie cet air empesté ! Maurras semble avoir été providentiellement chargé d'arracher les noms incommunicables à l'homme qui les usurpait impudemment pour nommer ses dégoûtantes excitations et de montrer à Bérénice qu'ils cachaient en réalité la plus sinistre hétéroclite de l'intelligence. Comme, au XVIII<sup>e</sup> siècle, Voltaire incarnait l'insurrection de cette raison contre l'autorité spirituelle, Maurras, au XX<sup>e</sup> siècle incarne la réciprocité de cette même raison. Avec le même acharnement que Voltaire mettait à dépouiller tous les autels de leurs insignes et à montrer sous les rites les plus sacrés des singeries de marionnettes, Maurras restitue aux gestes religieux et sociaux, à tous les emblèmes de l'Église comme de la cité, la signification des desirs les plus profonds et les plus nobles de l'homme. De l'unique point de vue de la raison d'où Voltaire croyait pouvoir se placer triomphalement pour bafoyer ce qu'il appelait l'Infâme, Maurras redonne à l'Église l'adhésion entière de la pensée et du cœur comme à la plus sublime expression de l'humanité. Sans doute encore une fois il ne dit pas qui est le vrai Dieu, mais comment démontrer plus admirablement à l'homme qu'il n'est pas Dieu ? Le chemin est déblayé ; les fantômes sont dissipés, nous pouvons passer. Et cela est sans prix. Cela, ce n'est ni plus ni moins que la Contre-Révolution sûre de vaincre.

\* \* \*

Au bout d'un certain temps, disions-nous au début de cette conférence, notre raison reprend son empire sur sa folle compagne et la convainc de leur commune erreur ; alors, avec autant de passion qu'elles avaient mise à savourer leurs chimères, elles coupent l'arbre funeste à l'ombrage duquel elles avaient connu la nudité et la mort, en font un grand feu de joie et dansent devant ses flammes en chantant le cantique de la délivrance. C'est le moment même que nous vivons et c'est Maurras, amis comme adversaires le reconnaissent, qui mène la pyrrhique vengeresse. Bérénice aujourd'hui est à jamais dégoûtée des impures rêveries de Jean-Jacques. Déjà le piteux échec du bicentenaire de 1912 avait révélé cet état d'esprit. Barrès dans son discours à la Chambre refusa de voter les crédits pour la fête, déclarant qu'il ne demanderait pas des conseils de vie à cet extravagant musicien. On se borna comme il l'avait prévu, à un vieil air d'Orphéon. Comparons cette piteuse mascarade à l'enthousiasme religieux que les robins de la Révolution nourrissaient à l'endroit de Rousseau ! C'est dans ces violentes oppositions de l'histoire qu'on mesure la

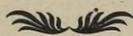
décadence d'une idéologie. Quand Bérénice revient à Ermenonville, elle n'y cherche plus l'ombre de son ancien séducteur dans l'île des Peupliers et la fausse nature de rocailles et de cascades suisses qui déshonore ce lieu charmant, mais bien plutôt le fantôme de Sylvie sur les rives de la Nonette et les chansons du Valois, sous les pommiers en fleurs, tout le profond passé de courtoisie et de grâce intelligente qui était notre apanage.

Bérénice nous est vraiment redonnée, nous la comprenons mieux que jamais, et nous voyons qu'elle nous a toujours souri dès le matin de notre histoire, dès ce Moyen Age français des cathédrales, des croisades, des chansons de Geste et des Miroirs du Monde, où l'enthousiasme s'allie si aisément au bon sens et qui nous apparaît toujours plus merveilleux à mesure que les travaux des Lachaire, des Mâle, des Bédier, des Funck-Brentano nous la dégagent des préjugés de la Renaissance dans sa pleine vérité humaine et chrétienne et qui fait que déjà le sourire de Reims est la même lumière qui flottera au visage d'Iphigénie et d'Esther.

Certes, Bérénice n'est pas encore guérie de ses vertiges ; elle les aime toujours et la finale de la *Colline inspirée* marque bien ses incertitudes. « Qu'est-ce qu'un enthousiasme qui demeure une fantaisie individuelle ? se demande Barrès ; qu'est-ce qu'un ordre qu'aucun enthousiasme ne vient plus animer ? » Elle ne connaît pas encore la réponse qui équilibre les deux forces, parce qu'elle croit toujours que « l'Église est née de la prairie ». Or, dans la prairie les hordes révolutionnaires ont écrasé toutes les semences chrétiennes et les pires herbes païennes les étouffent. La foi s'est retirée sur les collines ; jamais elle n'y a brillé d'un éclat plus ardent. Mais la prairie continue à se dessécher. Si l'Église était née de la prairie, il y a longtemps qu'elle aurait disparu du cœur des hommes. Heureusement, elle est née de Dieu et elle demeure indestructible. Et dans sa prairie envahie d'herbes folles, Bérénice s'arrête au seuil de cette Église immuable. Elle la regarde toujours plus puissante alors que toutes les idoles de la prairie s'évanouissent en fumée nauséabonde. Mais ici la raison se tait. Elle a conduit Bérénice à l'entrée du sanctuaire, au seuil de toutes les certitudes ; elle ne saurait le franchir sans cette clé du festin ancien qu'avait retrouvée Rimbaud.

C'est à nous qui possédons cette clé d'aller vers cette affamée sans rien lui voiler de ce que nous savons, sans lui cacher combien la vérité aimée et pratiquée exige la mort de soi-même. Elle attend de nous ces paroles salvatrices. La qualité de cette Renaissance intellectuelle qui s'annonce de toutes parts en France dépend du degré de lumière et de chaleur que notre charité donnera au monde. Ne cessons pas d'alimenter son flambeau au seul autel où il s'allume et élevons-le hardiment ; découvrons toute sa pure splendeur pour chasser les tristes ténèbres qui montent tout naturellement de notre cœur lorsque nous l'écoutons avec trop de complaisance.

ROBERT VALLERY-RADOT.



On s'abonne

à

La revue catholique  
des idées et des faits

38, Boulevard Botanique, Bruxelles

Un an 25 francs ; six mois 15 francs



## Une enquête sur l'esprit de la Jeunesse belge

*La lettre que l'on va lire a été adressée ces jours-ci à ceux qui, en Belgique, nous ont paru le mieux à même de révéler la mentalité actuelle de la jeune génération.*

La *Revue catholique des Idées et des Faits* a décidé d'ouvrir ses colonnes aux résultats d'une enquête sur l'esprit de la jeunesse actuelle. Nous vous saurions gré d'y participer en nous communiquant les observations que vous auriez pu recueillir sur ce sujet.

Nous voyons une certaine utilité à ces consultations d'ordre moral. Elles sont à nos yeux un examen de conscience, empruntant quelque chose à l'implacable sincérité, au besoin d'ameublement, de ces retours de l'âme sur elle-même, seule à seule et sans duperie possible.

Examen de conscience collectif, en l'occurrence, et qui exige une intégrité intellectuelle plus stricte encore, car nous ne demandons ni une confession, ni l'expression d'un idéal ou d'un désir, mais une vision, qui, ayant à refléter le plus grand nombre d'expériences personnelles, sera aussi objective qu'il se peut. L'on ne peut arriver à la rigueur scientifique dans un domaine qui est une réserve de l'âme et de ses puissances impondérables. Et l'on court le risque — puisqu'on ne peut parler que de soi-même et de la manière dont on voit soi-même les choses — l'on court le risque de déformer l'expérience en limitant son enquête. Fidèle à son programme d'objectivité, la *Revue* s'est adressée aux milieux les plus divers. Elle n'écarte aucune indication éprouvée, aucun document saisi sur le vif. Elle s'adresse à ceux qui lui traduiront des impressions vécues comme à ceux qui lui feront part de l'expérience de leur ministère. Encore souhaite-t-elle que l'on comprenne bien ses intentions. Il ne s'agit pas pour elle d'ouvrir un débat sur l'une ou l'autre des questions générales, mêlées intimement aux préoccupations d'un chacun ; elle ne se soucie pas d'accueillir des plaidoyers ou des solutions aux problèmes qui nous agitent et sur lesquels les gens qui réfléchissent ont leur siège tout fait. L'écho de ces querelles emplit toute la Presse. Il est d'un autre intérêt, plus grave, plus passionnant aussi, de démêler les ressorts secrets, les motifs profonds, qui inclinent à l'une ou l'autre décision, qui permettent de prédire à coup sûr et longtemps d'avance telle évolution des événements, et qui mènent peut-être des combats beaucoup plus étendus et plus importants, s'ils sont parfois moins superficiels et bruyants.

Pour encadrer les réponses à notre enquête, nous avons rédigé un petit questionnaire que nous estimons assez large pour contenir toutes les suggestions et assez précis pour sauvegarder l'esprit de l'expérience intellectuelle que nous prétendons mener.

I. *Quelle est, sur la jeunesse, l'influence de la guerre et de l'occupation ?*

II. *Quelle attitude adopte-t-elle en général vis-à-vis des principaux problèmes qui peuvent la toucher (les réalités surnaturelles et l'importance de la vie intérieure, la question d'argent, le mariage, le travail, le rang social, la lutte de classe, la conduite politique, les relations avec l'étranger) ;*

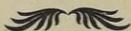
III. *Quel est son rôle dans la littérature, les œuvres, les arts, la société ? Quelles sont ses occupations et ses préoccupations ?*

IV. *Quels sont les traits moraux, les signes intellectuels que l'on y discerne ? Qu'a-t-elle de spécifiquement belge et de contemporain ?*

V. *Qu'augurez-vous de l'avenir ? Quelles directives pratiques lui donnez-vous ?*

Nous ne désirons pas que ce questionnaire soit rempli point par point. Il aura accompli son rôle, s'il guide et oriente un peu les recherches. Il est la semence qui peut tomber en bon terrain. Il faut d'abord que l'emporte le vent. Et à Dieu vat !

Baron HERVÉ DE GRUBEN.



## Deux aspects de la crise du logement

### La guerre intestine.

#### Aux confins de l'agglomération

Il faudrait être un littérateur de l'école naturaliste pour décrire ce que je voudrais fixer, en une vision rapide, sur l'écran de l'observation.

Hélas ! je ne suis qu'un calculateur qui aligne des chiffres — des abstractions — autour de formules abstraites. Celles-ci ont bien la prétention de contenir des réalités sociales, mais combien elles doivent les résumer, les réduire, les dessécher, les priver de vie et de mouvement, pour les faire tenir dans une énumération !

La statistique a compté les logements et leurs occupants. Elle a signalé l'entassement des habitants dans la grande ville, l'augmentation de l'encombrement dans des logements. Mais elle ne peut révéler la gêne, les frictions, les conflits qui naissent de cette situation, les luttes ouvertes ou sourdes qui se livrent autour des quelques chambres, que chaque ménage a pu conquérir, les trucs de propriétaires de garnis pour échapper à l'application de la loi sur les loyers, les avanies infligées aux locataires indésirables, les ruses d'apaches mises en œuvre par les propriétaires et locataires principaux pour les faire déguerpir ou pour obtenir une augmentation indirecte et extra-légale du loyer, le martyre des enfants et des parents qui ont le tort de vouloir se remuer en appartement, d'y révéler même discrètement leur existence, de faire sentir qu'ils y sont, de faire entendre qu'ils traversent le corridor et même l'escalier qui y conduisent.

Voici quelques exemples entre mille des drames obscurs et pénibles qui se jouent dans les maisons, dans les vestibules et les corridors, entre locataires et loueurs de maisons bruxelloises.

Un de mes amis habite le second étage d'une maison à appartements, et il paie fort cher. Il y a au rez-de-chaussée un petit réduit où l'on dépose les parapluies, cannes, etc. (vestiaire obligatoire) pour ne pas salir le tapis d'escalier. Quand monsieur ou madame a oublié quelque chose dans ce vestiaire, c'est madame qui doit aller le chercher. Monsieur ferait trop de bruit !

Il y a un ascenseur, mais il n'est pas accessible aux domestiques, et une femme à journée qui voulait l'utiliser un jour en a été expulsée de force par le concierge ; et à cause de cela, on ne parvient pas à garder une servante.

Un employé de ministère a deux enfants. Depuis l'arrivée du second gosse, c'est la guerre intestine. Le propriétaire veut le faire déguerpir à toutes fins et par tous moyens, et voici quelques-uns de ces moyens :

La boîte aux lettres a été fermée à clef et blindée. Comme cela le locataire ne sait même pas s'il y a de la correspondance pour lui, et il ne peut en prendre possession sans l'intervention du propriétaire.

Sous prétexte qu'il n'y a pas de compteur spécial pour l'étage — et alors qu'il serait facile d'en installer un — le locataire n'a pas de gaz. Il doit s'éclairer au pétrole. Il ne peut naturellement pas prétendre à une goutte d'eau de pluie. Pourtant sa femme a l'audace de vouloir laver le linge des enfants et alors, pendant que la mère est occupée à pendre le linge aux fenêtres, on ouvre en bas toutes les portes pour provoquer un courant d'air permanent. Les cordes tendues aux

fenêtres avec le linge sont coupées. A l'heure du repos des enfants, on fait en bas un vacarme à tout casser pour réveiller les gosses.

On a pu lire récemment dans les journaux l'arrestation d'une précocite voleuse, une gamine de onze ans, qui pénétrait dans un appartement à l'aide de fausses clés et avait dérobé plusieurs objets. Cette petite était la fille de la concierge. La mère et la fille avaient pénétré à cinq ou six reprises différentes dans l'appartement du locataire et y avaient enlevé des bijoux, des mouchoirs, des livres, du charbon et autres objets, parce que, ont-elles déclaré devant le commissaire de police, leur propriétaire leur avait ordonné de faire tout le mal possible au locataire pour l'obliger à partir.

Les objets volés furent, du reste, retrouvés. La concierge, si elle réussissait à faire déguerpir le locataire, devait obtenir une chambre en plus !

Quant à la propriétaire, elle a déclaré à l'agent de police qui faisait l'enquête : « J'ai loué pour deux personnes et les voici trois maintenant ! » Le crime des locataires en appartement, c'est d'avoir des enfants.

Le jour où l'on aura compris cette situation, la véritable haine que les enfants dans la grande ville inspirent à un certain nombre de personnes, on ne construira des maisons avec l'intervention des pouvoirs publics que pour les familles où il y a des enfants. La grande ville leur est inhospitalière et le cœur des hommes, comme le sol infertile, y a une armature de pierre.

\* \* \*

Voulez-vous voir un autre aspect de la question des logements, une autre manifestation de la même misère ?

Transportons-nous aux confins de la cité dans une commune située à la périphérie de l'agglomération, là où se rencontrent la vie rurale et la vie urbaine et où s'affrontent deux manières de vivre et deux mentalités. Attirés par les hauts salaires de la capitale, les cultivateurs se sont transformés en ouvriers manœuvres ; d'autres, anciens paysans, venus de plus loin de l'intérieur du pays, viennent les y rejoindre. A côté des masures qu'ils habitent, s'étalent, au grand air du plateau de Stockel, les villas confortables et gaies des bourgeois de la grande ville.

On peut y voir loger dans une pièce : 13 ménages de 3 personnes, 3 ménages de 4 personnes, 2 de 6 et 1 de 8.

Dans les logements de deux pièces : 22 ménages de 5 personnes, 9 de 6, 4 de 7, 2 de 8 et 1 de 10 personnes.

Dans les logements de 3 pièces : 46 ménages de 6 personnes et plus, dont un de 13.

Et ici les logements ne sont pas des appartements, mais des maisons dont beaucoup méritent à peine ce nom et sont en réalité d'anciennes dépendances de fermes, d'anciennes écuries ou étables. Il faut voir les réduits à peine éclairés et généralement humides qui, dans certains ménages, servent de chambres à coucher pour 4, 5 ou 6 enfants et plus. Dans un réduit de 9 mètres carrés logent 7 enfants. Dans une mansarde couchent ensemble un garçon de 17 ans, une fille de 16 et un tuberculeux.

La plupart de ces familles payent un loyer peu élevé, de 15 à 20 francs par mois, soit 4 % de leurs revenus. Certaines d'entre elles se déclarent disposées à payer plus si elles trouvaient un logement, mais la réponse à mon interrogation sur ce point trahissait de l'embarras et contenait en même temps qu'un aveu de la conscience de leur situation diminuée, l'indication d'un désir très peu intense de l'améliorer.

Il n'y a pas une maison vide, une chambre libre à Woluwe-St-Pierre. Car c'est dans ma commune que j'ai voulu me rendre compte de ce que représente l'encombrement de certains logements. Quand une famille est expulsée de son logis, le dévoué M. Abbeles, employé à la maison communale, lui cherche un abri. Heureusement, la maison d'un ancien instituteur est devenue libre à Stockel. C'est dans cette habitation spacieuse que logent les sans-logis.

J'ai voulu les voir aussi, ces naufragés de la vie domestique, pour mettre des figures humaines sur mes chiffres. Et c'est navrant de les voir, ces gens qui ne sont pas dans la misère et qui, néanmoins, semblent ne plus avoir de foyer ; dont le mobilier, tout honteux de ne pas occuper un emplacement digne de lui, rappelle que son propriétaire appartient à un milieu où l'on tient à avoir un intérieur propre et quelque peu élégant. Il y a là des ménages de 7 et 8 personnes qui disposent de 2 chambres (en réalité, une pièce et un réduit). Une partie des enfants de tous ces ménages couchent au grenier. Il y avait là aussi un invalide de guerre qui était couché malade dans son lit à la cuisine-cave. Sa femme était partie pour travailler, car elle doit gagner pour lui et pour ses trois enfants d'un premier lit.

Tout ce qu'il y a d'inquiétant dans cette question des logements vous saute aux yeux à la vue de ces misères et l'impression principale que l'on emporte, c'est la dégradation dont est menacée la classe ouvrière dans son niveau de vie, faute de logements spacieux et aérés, suffisants pour y vivre une vie digne d'un homme civilisé.

Une autre impression que l'on emporte, c'est la compassion pour le sort de ces malheureux et nombreux enfants qui vivent et couchent dans des taudis et qui ne peuvent pas recevoir dans leur milieu familial ces leçons de propreté, de décence, d'ordre et de dignité dont les foyers, même pauvres mais bien tenus, imprègnent les yeux et l'entendement de ceux qui y vivent et leur donnent, avec l'habitude d'une certaine tenue, le besoin d'un intérieur rangé et avenant, le désir impérieux d'une ascension dans la société, qui est le ferment du progrès pour les individus comme pour les classes sociales, et pour les classes laborieuses comme pour les autres.



Les observations consignées ci-dessus, je les ai faites tout récemment. Elles démontrent que la situation du logement dans les grandes villes, telle qu'elle a été établie par le Service de la Statistique Générale, au 31 décembre 1920, ne s'est guère améliorée depuis. De ces diverses constatations, on peut tirer les conclusions suivantes :

1<sup>o</sup> La crise du logement continue à sévir. Ceux qui en nient l'existence, pourraient aussi bien déclarer ne point voir la lumière en plein jour.

2<sup>o</sup> Cette crise existe à l'état aigu dans les localités où la population augmente. Les chiffres généraux pour le royaume ne donnent à cet égard qu'une indication de portée secondaire. Pour se rendre compte de la situation de l'habitation, il faut examiner ses conditions dans chaque localité.

3<sup>o</sup> Les familles modestes et spécialement les familles nombreuses ont spécialement à souffrir de cet état des choses. L'insuffisance des logements frappe surtout la classe ouvrière dans les grandes villes et en général les jeunes ménages. La classe ouvrière est menacée de voir son niveau social s'abaisser et les jeunes ménages sont exposés à écouter avec complaisance les conseils du néo-malthusianisme en s'adaptant aux nécessités de vie qui leur sont faites par des habitations insuffisantes.

La question de la natalité est étroitement liée à la question du logement. Je me réserve de revenir sur ce point.

4<sup>o</sup> Les lois sur les loyers ont résolu la question pour ceux qui ont un logement convenable. Elles ne l'ont pas résolue, elles l'ont même aggravée pour ceux qui cherchent un logement.

Néanmoins on ne pourrait pas du jour au lendemain abolir les lois restrictives en matière de convention sur les loyers sans mettre aux prises, dans une mêlée sociale dangereuse, les propriétaires et les locataires.

5<sup>o</sup> Il est même probable que, si l'on veut éviter l'exploitation usuaire des locataires par les propriétaires, on sera amené, lors de la suppression de ces lois, à prendre des mesures à cet effet. On devra peut-être envisager la création d'une magistrature spéciale pour arranger les conflits.

6<sup>o</sup> Il n'y a d'autre remède à la crise du logement, tout le monde le comprend, que la reprise de la construction. Il faut donc favoriser celle-ci le plus possible et par tous les moyens dont on peut disposer. Il faut remarquer que la construction avec des matériaux chers et une main-d'œuvre rare et exigeante ne suffira pas pour résoudre le problème avant un grand nombre d'années.

7<sup>o</sup> Il faut enfin dire que l'on rendrait un mauvais service à la classe ouvrière en y encourageant le penchant, qui existe déjà chez elle, à ne pas faire les sacrifices nécessaires pour pouvoir payer un logement convenable. Il arrivera fatalement un moment où la situation paradoxale qui existe maintenant, et qui permet à beaucoup de familles ouvrières de se loger au même prix qu'en 1914 ou à un taux qui n'est pas très supérieur à celui-ci, devra faire place à des conditions plus équitables pour tout le monde et plus conformes aux lois économiques, dont on peut suspendre pendant un certain temps les effets mais dont on ne pourra contenir à la longue la pression impérieuse.

CAMILLE JACQUART,



## Les principaux aspects du problème du Droit à l'heure présente (1)

Le fondement du droit étant posé, de grosses questions se présentent auxquelles nos contemporains doivent apporter une solution.

Trois surtout nous paraissent dignes de retenir l'attention : La question des rapports entre l'individu et l'État.

La question des associations et le plan qu'elles doivent occuper entre l'individu et l'État.

La question de la forme de l'État, particulièrement du pouvoir législatif.

Expliquons-nous rapidement.

\* \* \*

La question des rapports entre l'individu et l'État.

Le XIX<sup>e</sup> siècle a commencé au moment où d'une part les politiques proclamaient les droits de l'homme, où d'autre part les économistes — en réaction contre l'Ancien Régime — proclamaient le laissez-faire et le laissez-passer. Ça été l'ère du libéralisme économique dont l'empreinte est manifeste dans les législations du temps. Le code Napoléon en est un manifeste exemple. Cherchez-y les dispositions qui régissent le contrat entre patrons et ouvriers, maîtres et domestiques, et vous serez édifiés à ce sujet. Le laconisme de ces dispositions est éloquent.

Peu à peu sous l'influence convergente des événements, des doctrines socialistes, des écoles sociales catholiques, des historiens, des réformateurs venus des différents points de l'horizon, une législation s'est élaborée en contradiction avec les principes du libéralisme économique, législation qui visait à mettre la force de l'État au service des droits du plus faible (telle la législation appelée « ouvrière »), ou bien à faire bénéficier les faibles du secours qu'ils pouvaient trouver dans l'association (telle la législation appelée « syndicale »).

Mais nous sommes ainsi faits que nous gardons rarement la juste mesure. L'humanité n'avance guère que par une suite de mouvements excessifs qui forment une ligne brisée. En tous les domaines nous notons des actions et des réactions résultant précisément de ces exagérations que nous ne savons pas éviter. Du laissez-faire et du laissez-passer on en est arrivé à l'interventionnisme, c'est-à-dire à une emprise de l'État sur l'initiative individuelle qui risque fort d'être étouffée.

Tout l'histoire économique, disait très justement Ad. Wagner, est un perpétuel balancement entre le monopole et la liberté. Il s'agit de trouver le juste milieu et de s'y arrêter. Aujourd'hui le danger semble bien être dans la monopolisation, dans l'extension abusive des fonctions de l'État. Et cela d'autant plus que les libéraux du XIX<sup>e</sup> siècle, ne trouvant plus de corps constitués entre l'individu et l'État, ont chargé ce dernier d'une foule de services dont d'autres organismes s'acquittaient autrefois, infiniment mieux d'ailleurs que l'État ne s'en acquitte aujourd'hui, tels la bienfaisance et l'enseignement. Ici l'étatisation et ses funestes conséquences sont plus patentes encore.

Ainsi, quelque domaine que l'on considère : instruction, assistance, exploitation industrielle ou commerciale, assurances ouvrières, logement populaire, la question de l'intervention des pouvoirs publics se pose en termes urgents. Chaque fois

(1) Voir la *Revue* du 12 janvier.

que l'étatisme s'accroît, la bureaucratie augmente et parallèlement les dépenses grossissent, l'énergie individuelle diminue car rien n'est mortel à l'initiative comme ce fonctionnarisme parasitaire.

\* \* \*

Comment décharger l'État des multiples fonctions dont il s'est grevé et qu'il remplit mal ? Nous touchons ici à la deuxième question signalée au début de cet article. Par un système d'associations, de corporations fortement constituées.

Le vieux préjugé libéral est allé s'effritant au cours des soixante-quinze dernières années. La réaction contre les idées de 89 s'est fait tout d'abord sentir sur le terrain économique : syndicats ouvriers et syndicats patronaux, sociétés commerciales ont arraché au législateur le droit à l'existence et la personification civile. Et telle a été la puissance acquise par ces groupements, qu'il a bientôt fallu se préoccuper de sauvegarder contre eux les droits de l'individu : de là les efforts de la législation contre les coalitions industrielles, les monopoles commerciaux, les trusts, de là les unions civiques, de là les lois sur la liberté d'association. Il n'empêche qu'en dépit de cette protection d'ailleurs nécessaire des droits individuels, la marche ascendante de l'association continue ; dans le domaine économique nous allons vers la profession organisée par l'institution de comités paritaires, de conseils où les facteurs de la production et de la consommation seront représentés. On trouverait aisément dans la législation de ces dernières années en France, Belgique, Angleterre, Allemagne, Autriche, l'illustration de ces idées devenues banales.

Ce qui est vrai du régime économique le devient aussi chaque jour davantage des autres domaines de l'activité sociale. La personification civile est aujourd'hui conçue par les principaux représentants de la science du droit comme un attribut naturel de l'association et non plus comme une faveur dont l'octroi dépendrait du bon vouloir du législateur ; aussi voyons-nous les grandes associations reconnues l'une après l'autre comme capables de posséder et d'ester en justice. Qui n'aperçoit les conséquences heureuses qui pourraient résulter dans un avenir prochain d'un pareil mouvement : la décentralisation de l'enseignement et de la bienfaisance, ces services étant désormais assumés par de puissantes corporations autonomes, telles les universités vivant de leur patrimoine propre et se gérant librement elles-mêmes ? (1)

Saluons-la donc avec joie et l'âme pleine d'espérances. cette magnifique efflorescence d'associations reconnues ; elle fait craquer de partout le vieil édifice vermoulu de la statolâtrie.

\* \* \*

Nous ne pouvons terminer sans dire un mot de la troisième question indiquée plus haut : elle a trait à la transformation de l'État. Tandis que nous avons à fixer la place qui revient à l'individu et celle qui revient à l'association vis-à-vis de l'État, la crise de l'État lui-même est ouverte et il faut la résoudre.

Depuis la guerre surtout le régime parlementaire apparaît inférieur à la tâche qui incombe au pouvoir législatif. Si cela était vrai de l'Italie où un Mussolini a balayé le parlementarisme d'un coup de main, il est difficile de nier que cela soit plus ou moins vrai des autres pays européens. Récemment

(1) On sait que les universités belges et certains instituts d'enseignement supérieur jouissent maintenant de la personification civile, ce qui leur a permis d'accepter la donation américaine.

encore, dans les colonnes de cette *Revue*, la plume aiguë d'Hilaire Belloc signalait la décomposition du régime parlementaire en Angleterre (1).

D'instinct l'esprit se porte vers le renforcement de la monarchie ou vers un système de représentation des intérêts, ou bien encore vers un régime politique composé à la fois de ces deux puissants facteurs d'ordre et de progrès social. Sans aucun doute, ce sont là les idées dominantes. Mais dans quelle formule les couler ? Ici les divergences se manifestent. Nous nous sommes permis d'attirer précédemment l'attention des lecteurs de cette *Revue* sur l'intérêt très grand et très actuel que présente notamment la question de la représentation des intérêts ; nous avons en même temps signalé les principales modalités que cette représentation pouvait revêtir à côté ou en place des assemblées législatives. Quoi qu'il en soit de ces modalités, nous allons vers une forme du pouvoir souverain autre que celle dont le XIX<sup>e</sup> siècle a été rempli. Les transformations du système électoral n'ont été que des applications d'un même principe ; les anneaux d'une même chaîne : suffrage censitaire, capacitaire, plural ou universel, masculin ou féminin, c'est toujours le régime parlementaire avec son électoralisme inorganisé. L'inorganisation appelle un remède et l'on a cru le trouver dans la représentation des intérêts. L'électoralisme affaiblit le pouvoir et d'aucuns pensent que l'heure est venue de s'appuyer davantage sur la monarchie héréditaire.

Présentant au public ses nouvelles pages de critique et de doctrine (2), Paul Bourget évoquait Renan disant à l'Académie en 1889 : « Si donc, dans ces vingt ans, la France est prospère et libre, fidèle à la légalité, entourée de la sympathie des portions libérales du monde, oh ! alors la cause de la Révolution est sauvée... Mais si, dans dix ou vingt ans, la France est toujours à l'état de crise, anéantie à l'extérieur, livrée à l'intérieur aux menaces des sectes et aux entreprises de la basse popularité, oh ! alors il faudra dire que notre entraînement d'artistes nous a fait commettre une faute politique, que ces audacieux novateurs eurent absolument tort. La Révolution, dans ce cas, serait vaincue. » Et Bourget continuait dans cette belle et forte prose où la plénitude de l'expression est égale à la plénitude de la pensée : « Les mots que j'ai soulignés ont-ils besoin d'être commentés ? Le raisonnement que Renan faisait, par hypothèse, les jeunes gens d'aujourd'hui le font, ils ne peuvent pas ne pas le faire, d'après nature, et n'étant plus des Scientistes, mais des Scientifiques, ils le poussent jusqu'à son extrémité. Parmi les sciences, qu'ils distinguent les unes des autres, ils se rendent compte qu'il y en a une qui s'appelle la Politique, science fondée sur l'histoire, comme la thérapeutique l'est sur la clinique, et, des effets concluant aux causes, ils commencent à considérer que le problème du gouvernement a dû être bien mal posé depuis cent ans pour avoir été si mal résolu. Chez ces jeunes gens-là, nourris des *Origines*, la magistrale enquête de Taine, un état d'esprit s'est établi dont nous pouvons attendre une véritable Restauration française. Il y faut une crise de régime. Qui ne voit qu'elle est inévitable ? »

Si nous avons cité cette page, c'est qu'elle nous a frappés, non seulement par la forme fréquente du dilemme contenu dans le discours académique de Renan, mais encore et surtout par l'intérêt actuel et universel que présente sa conclusion. Nous disons « intérêt actuel », car le problème de la forme du gouvernement se pose de manière pressante depuis la guerre ;

(1) Voir le numéro du 17 novembre 1922.

(2) Paris, Plon, 1922.

SALLE DE L'UNION COLONIALE, RUE DE STASSART, 34, BRUXELLES

# LES GRANDES CONFÉRENCES CATHOLIQUES

sous le Haut Patronage de S. E. LE CARDINAL MERCIER

LA CINQUIÈME CONFÉRENCE AURA LIEU LE MARDI 30 JANVIER  
par Monseigneur LUTOSLAWSKI, député de la Diète polonaise

SUJET :

## La Vistule et le Rhin

Les Conférences suivantes seront données par :

M. LOUIS BARTHOU, de l'Académie Française, Président  
de la Commission des Réparations.  
Le Maréchal FRANCHET D'ESPÉREY.

M. VENIZELOS, ancien Président du Conseil hellénique.  
M. P. DE NOLHAC, de l'Académie Française.  
M. PAUL BOURGET, de l'Académie Française.

SECRETARIAT : 38, BOULEVARD BOTANIQUE

Pour les cartes s'adresser à la Maison LAUWERYNS, Treurenberg, 36, Bruxelles.

## Banque Belgo-Luxembourgeoise, S<sup>té</sup> A.

SIÈGE SOCIAL : 3, Boulevard Anspach (Place de Brouckère), à BRUXELLES

CAPITAL 10.000.000 DE FRANCS

SUCCURSALES : Bruxelles, Luxembourg. — AGENCES : Stavelot, Esch s/Alzette, Ettelbrück, Grevenmacher. —  
BUREAUX AUXILIAIRES : Eupen, Malmédy, Trois-Ponts, Vielsalm.

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE, DE BOURSE ET DE CHANGE

## « ODEOLA »



EST UN ENSEMBLE  
MERVEILLEUX QUI  
RÉUNIT LES QUALITÉS  
LES PLUS PRÉCIEUSES  
AUX QUELLES ONT AI  
PU ATTEINDRE EN  
FAIT D'APPAREILS  
PNEUMATIQUES.  
IL EST INCOMPARA-  
BLE PAR SA CON-  
STRUCTION ET PAR  
SON RENDEMENT AR-  
TISTIQUE.

TÉL. : B. 8586

Magasins de Vente : 6, rue Thérésienne, 6, Bruxelles

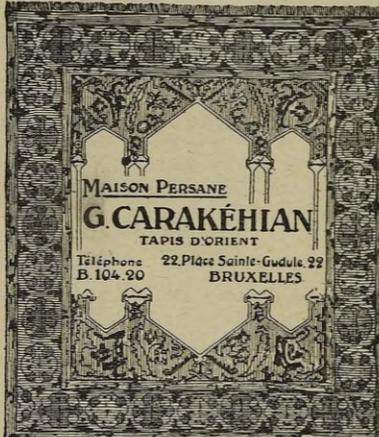


*La première nécessité pour obtenir et entretenir la santé de la Peau, c'est un Savon qui réunit tous les éléments parfaits.*

**Exiger la Marque** —  
**J.C. Boldoot**

217-219-221 Avenue de la Reine  
**BRUXELLES**

*Oh! c'est le savon „Glyciola„ qui me donne la beauté superbe de la Jeunesse*



**MAISON PERSANE**  
**G. CARAKÉHIAN**  
TAPIS D'ORIENT

Téléphone B. 104-20 22, Place Saint-Gudule 22  
**BRUXELLES**

LIVRES, JOURNAUX  
—  
REVUES ET PÉRIODIQUES  
ANGLAIS

LIVRES EN LOCATION

**W. H. SMITH & SON**  
**ENGLISH BOOKSHOP**

78, MARCHÉ-AUX-HERBES, BRUXELLES  
TÉL. 6283

DÉPÔT CENTRAL EN BELGIQUE DE  
TOUTES LES PUBLICATIONS ANGLAISES & AMÉRICAINES

SERVICE D'ABONNEMENTS  
A TOUS LES JOURNAUX  
ANGLAIS

INSERTION D'ANNONCES

A LA  
**VIERGE NOIRE**  
**Bruxelles**

Coin des rues Ste-Catherine et de la Vierge Noire

CHOIX INCOMPARABLE  
DE  
**Vêtements pour Hommes et Enfants**

COUPE IRREPROCHABLE

**PRIX MODÉRÉS**

Rayon spécial de Vêtements sur mesure  
VÊTEMENTS DE TRAVAIL, COLLÈGES, PENSIONS,  
ADMINISTRATIONS  
**LIVRÉES**

Succursales à ANVERS, TOURNAI et CHARLEROI

**CH<sup>S</sup> SACRÉ & C<sup>IE</sup>**

Agents de change agréés

MAISON FONDÉE EN 1875

52, Marché-aux-Poulets, BRUXELLES-CENTRE

TÉLÉPH. 233-73

Succursale : 27, rue Ernest Solvay, IXELLES

TÉLÉPH. 285.54

COMPTES CHÈQUES POSTAUX 4121

Ordres de Bourse — Renseignements financiers —  
Encaissement de coupons — Change  
Régularisation de titres

Abonnez-vous à notre publication  
**LA REVUE DE LA SEMAINE**  
Abonnement : 10 francs l'an

Études objectives de toutes valeurs cotées ou non —  
Comptes-rendus des assemblées — Physionomie  
boursière de la semaine. — Relevé des cours de bourse  
mis en regard des cours pratiqués huit jours  
auparavant, etc.

ENVOI GRATUIT A L'ESSAI SUR DEMANDE

nous disons « intérêt universel », car ce problème, s'il étreint la France d'une manière plus particulièrement angoissante, n'en revêt pas moins une importance capitale dans tous les pays européens.

Ainsi, constitution du pouvoir, position respective du pouvoir et des associations, du pouvoir et des individus, tels paraissent être, après les questions du fondement du Droit, les principaux aspects du problème du Droit à l'heure présente.

GEORGES LEGRAND.



Chronique d'histoire et d'art religieux

## Une noble figure d'historien : Claude Cochin

Quelques semaines après l'armistice, le 31 décembre 1918, le président Paul Deschanel disait à la Chambre des députés française : « Un deuil cruel vient assombrir pour nous la fin de cette année glorieuse. M. Claude Cochin a succombé cette nuit à l'attaque de grippe qui l'avait atteint il y a quelques jours. Il n'avait que trente-cinq ans, et déjà, de toutes les manières, il s'était montré digne de son grand nom et de cette noble famille qui, depuis cinq générations, honore la France par ses talents et ses vertus... A vingt-huit ans, il fut élu conseiller général du Nord, et lorsque son père, M. Henry Cochin, dont tous ceux qui ont siégé avec lui dans nos assemblées se rappellent l'esprit si finement cultivé, l'érudition artiste et l'urbanité exquise, ne se représenta plus aux suffrages de ses électeurs, en 1914, le jeune savant lui succéda. Il représentait cette deuxième circonscription de Dunkerque toute remplie des souvenirs de Lamartine, celle où l'Yser prend sa source et suit la moitié de son cours désormais célèbre... La Chambre ne le voyait qu'à intervalles, car il était parti, dès août 1914, pour rejoindre son poste d'officier de réserve ; on le vit à la Marne, à Soissons, à Berry-au-Bac, en Artois, à Vouziers ; il gagna son second galon et trois citations magnifiques, ornant sa croix de guerre de palme et d'étoiles. Il avait défilé la mort sur tous les champs de bataille : elle s'est vengée par un coup perfide. Que de valeur, de talent, de science, d'avenir fauchés en une heure !... » (1).

Le panégyrique funèbre est un genre dont on se méfie volontiers ; surtout lorsqu'il est appliqué, à la tribune d'une assemblée politique, à des hommes qui ont joué un rôle politique. Paul Deschanel, qui présida pendant si longtemps avec tant de distinction et d'autorité la Chambre des députés française, devait en savoir quelque chose ; et sans doute souffrit-il souvent d'être, par ses fonctions mêmes, obligé de jeter de banales louanges officielles sur la tombe de tant de médiocrités parlementaires... Mais il l'ignorait point que ce n'était pas dans ces discours de circonstance que l'histoire irait plus tard chercher sa documentation... Et il s'acquittait d'un devoir de sa charge avec beaucoup de tact et ce respect pieux qui nous saisit toujours le cœur devant un cercueil quel qu'il soit. Quelquefois cependant, à l'honneur de la Chambre française, le président n'avait besoin, pour célébrer dignement le collègue disparu, que de raconter sa vie et de résumer son œuvre : il pouvait, en toute sécurité et en toute sincérité, devancer le jugement de l'histoire impartiale. Le jour où Paul Deschanel, au milieu de la profonde émotion qui étreignait non seulement les députés, mais le monde des savants et le pays tout entier, prononça l'oraison funèbre de Claude Cochin, il n'eut, pour louer celui qui venait de succomber si prématurément, qu'à dire ce qu'il est bien souvent impossible de dire dans une oraison funèbre : la très simple vérité.

Et à la cérémonie religieuse, Mgr Scalbert, archevêque de Dunkerque, pouvait ajouter : « *Consummatus in brevi implevit tempora multa*. Ses années ont été courtes — trente-cinq ans — oui, sans doute, mais sa vie a été bien remplie et a été longue quand même. Il a fait tout son devoir, son devoir de chrétien, de croyant, de vivant des espérances éternelles, son devoir de fils, son devoir d'époux, son devoir patriotique » (2).

(1) *Journal officiel*, 1<sup>er</sup> janvier 1919. — Discours reproduit en appendice dans le livre *Dernières pages* de CLAUDE COCHIN, dont il va être question.

(2) *A la mémoire du lieutenant Claude Cochin*, Bergues, 1919.

Il a fait aussi, et c'est sur quoi dans cet article j'insisterai tout particulièrement, son devoir de savant ; de savant rompu aux plus scrupuleuses méthodes, d'archiviste, d'archéologue ; mais de savant profondément amoureux du passé, de savant qui sait demeurer artiste et même poète, de savant qui a les yeux fixés sur le présent et sur l'avenir, pour les faire profiter des leçons de l'histoire. Ce chartiste, devenu conseiller général, acquérait sur des questions d'un intérêt purement pratique, notamment sur des questions d'agriculture, une indiscutable compétence ; ce chartiste étudiait des problèmes aussi spéciaux que ceux de l'assistance aux familles nombreuses (1) ; ce chartiste, élu député, intervenait brillamment à la tribune et, « au moment où la maladie l'a saisi, était inscrit pour prendre la parole dans la loi sur la réparation des dommages de guerre » (2). C'est qu'il se faisait de la science l'idée la plus féconde et la plus vivante. Un jour il montrait à un de ses amis, M. Gabriel de Mun, — qui lui a consacré dans le *Correspondant* (3) un admirable article tout imprégné d'une douloureuse émotion, — un rapport sur une affaire d'intérêt local. Et M. G. de Mun s'émerveillait de la clarté qu'il avait su répandre sur une matière aussi abstruse et si neuve pour lui. Claude Cochin répondit : « Comme l'École des Chartes est calomniée ! On représente ceux qui en sont sortis comme des êtres vivant exclusivement dans le passé, incapables de s'adapter au temps présent et bons tout au plus à épiloguer sur le sens d'un vieux parchemin ou sur la date d'une bataille. Comme si la recherche désintéressée de la vérité ne donnait pas le goût du réel et ne rendait pas l'esprit exigeant en matière de preuves ! Mais c'est à notre École que j'ai appris à ne pas me payer de mots et à me méfier des apparences ; c'est là surtout que j'ai appris à voir clair, c'est là que j'ai appris à exprimer nettement ce que j'ai une fois saisi. C'est là que j'ai appris cet esprit méthodique qui me permet de débrouiller une question, qu'il s'agisse d'un point d'histoire ou d'un problème économique ». Il est vrai que M. Gabriel de Mun avait raison de faire remarquer immédiatement que Claude Cochin « oubliait d'ajouter que la méthode historique et les précieux enseignements de l'École des Chartes lui eussent été peu utiles, s'ils n'eussent été au service d'une belle et lumineuse intelligence ».

Lorsque, quatre ans après la mort du jeune savant, l'un des meilleurs critiques de la littérature française contemporaine, M. André Beaunier, dédiait à son œuvre la chronique mensuelle de la *Revue des Deux-Mondes* (4), il avait le droit de lui donner ce titre, qui renferme le plus bel éloge qui puisse être décerné à un homme, l'éloge suprême au-dessus duquel il n'y a plus rien : « *L'exemple de Claude Cochin* ». Et il concluait ainsi : « En essayant d'analyser son caractère et sa pensée, son activité aussi, j'ai dû séparer ce qui, en lui, fut toujours à l'état de synthèse. Erudit, archéologue, artiste, soldat, chrétien fidèle et l'homme politique le plus attentif aux réalisations opportunes, il a donné à tout ce qu'il a fait toute son âme, variée à merveille et parfaitement réunie ».

Lorsqu'aux premiers jours d'août 1914 Claude Cochin partit pour le front, il n'avait encore publié aucun livre. Les trois volumes qui ont paru sous son nom sont posthumes. L'un d'eux seulement avait reçu, à quelques détails près, sa forme définitive : *Supplément à la correspondance du Cardinal de Ketz* (5). Le second est une monographie incomplète d'Henry Arnauld, évêque d'Angers (6), le frère d'Antoine Arnauld, — le docteur janséniste, le « Grand Arnauld », — de la mère Angélique et de la mère Agnès. Le dernier enfin, qui nous permet de pénétrer dans cette âme admirable de savant et de poète, de Français et de chrétien, est intitulé *Dernières pages, notes du front et de l'arrière* ; (7) c'est un recueil préparé par son père, avec le soin, avec l'amour, avec la piété que l'on devine : « Vous ferez un petit volume avec mes articles de guerre », avait demandé Claude Cochin peu de temps avant sa mort. Son désir a été exaucé. Et s'il est bien vrai que « ce petit livre est le souvenir vivant qu'il a voulu laisser de lui », il ne l'est pas moins que c'est un livre qui devrait avoir sa place marquée dans la bibliothèque de tous les jeunes gens qui ont le désir d'être des savants : pour « l'exemple », comme dit M. André Beaunier (8).

ALEXANDRE MASSERON,  
Bâtonnier de l'Ordre des Avocats de Brest.

(1) *Cfr. Revue hebdomadaire*, 9 septembre 1911.

(2) Discours cité de Paul Deschanel.

(3) 25 mars 1920. (4) 1<sup>er</sup> janvier 1922.

(5) Paris, Hachette, 1920, collection *Les Grands Ecrivains de la France*. (6) Paris, Picard, 1921. (7) Paris, Hachette, 1920.

(8) L'abondance des matières nous oblige à remettre à la semaine prochaine la seconde partie de cette étude.



# Les idées et les faits

## Chronique des Idées

### A propos d'une conférence

La mort de M. Alexandre Ribot, l'un des principaux interlocuteurs du prince Sixte Bourbon dans les négociations de paix ourdies par lui sur la proposition de l'infortuné Charles, empereur d'Autriche, son beau-frère, donne un regain d'actualité au discours prononcé à la tribune des « Grandes Conférences Catholiques » par le héros même de l'aventure diplomatique et reproduit dans le numéro précédent de cette *Revue*. Veut-on nous permettre d'y revenir, sur le ton de la causerie, pour cueillir en marge de cette mémorable réunion quelques détails peut-être intéressants ?

Il n'est vraiment que cette tribune privilégiée pour faire se succéder ainsi à un prince de l'Église, au Cardinal Luçon, un prince des lettres, le très disert Robert Vallery-Radot, à celui-ci une Altesse Royale. Et quelle Altesse ! Sixte et Xavier de Bourbon Parme, noms chers à la Belgique. Quand les deux jeunes princes se virent refuser l'honneur de combattre sous les drapeaux de la France, de cette France que leurs aïeux ont faite pour bonne part, ils en appelèrent à notre gracieuse Souveraine, leur parente, qui les fit accepter chez nous, comme brandicardiers tout d'abord, attachés à un groupe d'artillerie de campagne de la 5<sup>e</sup> division de l'armée. Ils ne restèrent à ce poste, trop pacifique pour leur vaillance, qu'une quinzaine de jours. Sur leurs instances répétées, ils eurent la joie d'être enfin admis, à titre étranger et pour la durée de la guerre, comme sous-lieutenants d'artillerie, à la 84<sup>e</sup> batterie du 5<sup>e</sup> régiment de cette même 5<sup>e</sup> division, d'où ils passèrent au 7<sup>e</sup> régiment, devenu le 13<sup>e</sup>, sous les ordres du colonel baron Grendl, puis du colonel Moraine qu'ils suivirent, après sa nomination au grade de général, au commandement de l'artillerie de la 4<sup>e</sup> division de l'armée, jusqu'à la fin de la guerre. Ils partagèrent la rude vie de nos jass, ils prirent une part brillante à l'offensive victorieuse de 1918, et conquièrent par leur affabilité et leur courage une juste popularité. Amateurs de la musique sifflante des obus, ils ne dédaignaient pas non plus les entretiens d'un docte religieux, aumônier cloqué, qui ne manqua pas de les charmer par ses aperçus sur la littérature la plus moderne.

Cités à l'ordre du jour de l'armée belge, décorés de la croix de guerre que le Roi leur remit lui-même à Lophem, les deux princes ont été par la suite nommés Grand Croix de l'Ordre de Léopold avec la décoration militaire et la palme d'or. Promus par arrêté du 28 juillet 1919 au grade de capitaine en second de réserve d'artillerie, gratifiés de la médaille interalliée de la victoire, le 5 août de la même année, ils ont été placés en congé à la date du 1<sup>er</sup> septembre 1919.

Le général Moraine, glorieux témoin, répondant de la bravoure, assistait à la conférence du prince Sixte. A côté des plus beaux noms de l'armorial, les Ligne, les Mérode, on se montrait des sommités de la diplomatie, représentants du Saint-Siège, de l'Italie, le baron Van der Elst, les présidents du Sénat et de la Chambre, MM. les ministres de Broqueville, Carton de Wiart, de hauts magistrats, une foule de notabilités. Une légitime curiosité avait attiré un public exceptionnellement nombreux, et certes elle ne fut pas déçue par ce spectacle. Représentant d'une vieille race, l'une des plus illustres de l'histoire, le prince Sixte porte sans fléchir ce lourd héritage des siècles, il a su en soutenir l'éclat, et comme le rejuvenir encore, par son activité intelligente, en participant aux travaux de la guerre, aux sollicitudes de la paix, en se préoccupant des questions les plus élevées de la politique générale. Il a signé un volume intéressant : *L'Offre de paix séparée de l'Autriche*, qui loin de passer inaperçu a suscité déjà de vives controverses. C'est le fruit de ses méditations que le jeune prince, d'une taille avantageuse, d'un port distingué, du type bourbonnier le plus pur, nous apportait à la tribune des G.C.C. La voix est bien timbrée, l'articulation nette, le geste se réduit à rapprocher parfois le manuscrit de la lampe. L'intérêt ne languira pas, le conférencier en est redevable au personnage et l'auditoire restera jusqu'au bout dans l'attente de révélations qui lui seront refusées. Par délicatesse, avec une discrétion qui eût permis à la Reine elle-même d'assister à la conférence de son cousin, le prince s'est borné à dégager le principe des négociations

que son seul patriotisme lui a fait entreprendre, le principe de la politique d'équilibre, confronté avec le principe des nationalités, et, dans le sobre récit qui servait d'épilogue à son discours académique, il a gazé ses appréciations, ménagé les personnalités, s'abstenant de faire le procès de ceux qui furent responsables du désastreux échec des négociations de fin décembre 1916 au 12 octobre 1917, et ne laissant apparaître la figure de l'empereur Charles que pour éveiller la sympathie par l'évocation de ses malheurs.

Naturellement, le prince n'a pas eu de peine à mettre en parallèle les avantages issus du principe d'équilibre et les suites néfastes du principe des nationalités ; nos lecteurs ont pu examiner à loisir les deux volets du diptyque. M. Henri Carton de Wiart, qui fut le noble introducteur de Son Altesse auprès du public et s'acquitta de cette mission avec son tact accoutumé, ne manqua pas d'exalter l'équilibre, le jeu des forces actives et réactives, et de le présenter même comme la norme de la politique intérieure et extérieure.

Nous avons écouté, nous avons lu et nous éprouvons le besoin de souligner un trait essentiel, trop faiblement estompé à notre avis, dans les discours des deux orateurs.

Il est manifeste qu'entre les Etats destinés à vivre indépendants, il faut que règne un certain équilibre de forces et d'influences s'opposant à la domination oppressive d'un seul. Système logique, système efficace, à la condition que la justice en soit le principe régulateur. S'il ne s'agit que de la balance des intérêts, et c'est à réaliser celle-ci que se sont résumés les efforts de la politique depuis la paix de Westphalie jusqu'à nos jours, il n'est pas étonnant que cet équilibre essentiellement instable engendre des rivalités incessantes et qu'il ait ouvert en réalité des séries de guerres sans fin.

« Ces fameuses combinaisons trouvent un ennemi dans chacun de leurs défenseurs, parce que le même sentiment de jalousie qui porte les puissances à réunir leurs forces pour maintenir l'équilibre excite chacune d'elles à le détruire pour son propre compte. » C'est le jugement que porte là-dessus M. Charles Périn, dans son livre magistral : *L'Ordre international*. Il rappelle cette observation topique de M. de Carné : « Des théories d'équilibre, exclusivement fondées sur le balancement des forces et des intérêts, ne sont une garantie pour aucun droit. Il suffit, en effet, qu'une iniquité soit commise en commun pour être sanctionnée par un pareil droit des gens. Aussi les nationalités ne furent jamais moins respectées dans le monde que par les générations qui ont fait de la balance des Etats la seule base de leur foi sociale ; et faut-il reconnaître que le partage de la Pologne a été le dernier mot du droit public élaboré au siècle précédent ».

Est-ce que l'équilibre établi en 1648 par le traité de Westphalie — c'est la date qui marque la sécularisation du droit international par la chute de la puissance politique de la Papauté — est-ce que ce *modus vivendi* n'a pas jeté les peuples dans des guerres sans cesse renaissantes, dans les luttes pour la prépondérance ? Est-ce qu'il empêcha la France, sous le règne de Louis XIV, le Roi comme l'appelaient l'Europe, de chercher à imposer sa domination aux autres peuples ? Est-ce que le traité d'Utrecht qui, en 1713, rétablit un certain ordre politique, une nouvelle balance d'intérêts, subsistant, je le veux bien, dans ses traits fondamentaux jusqu'aux événements de 1789, empêcha l'influence grandissante de l'Angleterre et l'établissement de sa suprématie ? Est-ce que le fameux concert européen sur lequel on avait fondé tant d'espoirs après 1814, ne les a pas trahis par ces traités de 1815, où l'on vit ce que la sagesse des forts peut faire du droit et de la liberté des faibles ?

D'où vient la banqueroute de la politique de l'équilibre ? De ce qu'il n'y a plus désormais, depuis la sécularisation du droit, d'autre règle pour la vie publique, d'autre loi générale qu'une certaine notion mal définie de la justice naturelle dans laquelle la préoccupation utilitaire tient la plus grande place. Et que faudrait-il donc pour asseoir l'équilibre sur la perfection de la justice internationale et le stabiliser en conjurant les forces perturbatrices ? C'est toute la question du droit des gens qui se pose en ces termes, c'est la nécessité de la justice chrétienne que réclame instinctivement la conscience des peuples, c'est la haute autorité de l'Église, seule capable de la définir par l'organe mondial de la Papauté vers laquelle se tourne depuis longtemps la pensée de tant de publécistes !

On annonce la continuation pour 1925 du concile du Vatican. Est-il téméraire d'espérer qu'il y sera repris le fameux *postulatum*, déposé à la suite des démarches du protestant anglais David Urquhart, adopté par la quasi-unanimité des évêques (hormis deux anti-infaillibilistes, l'un croate, l'autre français), et ayant pour objet d'obtenir que la sainte assemblée promulguât solennellement les grands principes du droit des gens? Qu'elle parle, l'Église, au nom du Dieu qu'elles ont quitté et auquel elles aspirent, qu'elle parle à ces nations troublées, affamées de justice et se jetant avec avidité sur la viande creuse des vaines idéologies!

\* \* \*

Si discrètes que fussent les allusions du prince Sixte aux auteurs responsables de l'échec de ses négociations de paix, elles furent bien saisies par l'auditoire, par les auditeurs surtout que le volume sur *L'Offre de paix séparée de l'Autriche* a suffisamment éclairés.

L'initiative partit de l'empereur Charles et du comte Czernin, dès le 5 décembre 1916. La monarchie acceptait de faire une paix séparée, c'est-à-dire en dehors de l'Allemagne, sur la base explicite de la restitution de l'Alsace-Lorraine à la France, de la restauration intégrale de la Belgique et de la Serbie, avec l'engagement de rechercher une base d'accords à l'égard de l'Italie, du Monténégro, de la Roumanie, de la Pologne et de la Russie.

Cette première tentative échoua en fait par la faute du baron Sydney Sonnino, elle devait échouer par la résistance de Ribot, têtu, obstiné, qui ne voulait pas être redevable de l'aube de la paix à un prince de Bourbon, non plus qu'au roi d'Espagne, les entremetteurs de l'empereur Charles (22 novembre 1916-24 juillet 1917).

La seconde tentative de paix séparée de l'Autriche avec l'Entente émana de l'initiative de MM. Ribot et Lloyd George, d'accord cette fois avec le baron Sonnino, et se négocia par l'entremise du comte Armand et du comte Reverera. C'est le comte Czernin qui porte la responsabilité de ce second et dernier échec (22 août au 12 octobre 1917). A cette date fatale, la monarchie autrichienne est condamnée.

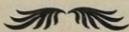
Si l'empereur Charles avait réussi, il entraînait la Bulgarie, la Turquie, il amenait par la dislocation des empires centraux une issue plus rapide de la guerre, épargnait des centaines de mille de vies humaines, il acquérait un titre impérissable à la reconnaissance de l'Entente, il avait la monarchie danubienne.

L'infortuné souverain est venu se briser contre ce que Maurras appelle : « la force de cette démocratie universelle, anti-autrichienne, pro-allemande, parce qu'elle est anti-catholique et antilatine, qui devait démembrer l'empire des Habsbourg et resserrer l'unité de celui des Hohenzollern ».

Il y avait longtemps que la franc-maçonnerie avait juré la ruine de l'Autriche : « C'est le repaire du catholicisme et de la féodalité, écrivait Jérôme-Napoléon, il faut donc l'abattre et l'écraser. L'œuvre a été commencée en 1859, elle doit être achevée aujourd'hui (1866). La France doit rester l'ennemi de l'Autriche. Elle doit être l'amie et le soutien de la Prusse, la patrie du grand Luther ». MM. Woodrow Wilson, Lloyd George et Clémenceau, le triumvirat qui a refait la carte du monde, ont exécuté à la lettre le programme de Plonplon. Ils ont bien dû reprendre l'Alsace-Lorraine à l'ennemi principal, à l'agresseur de 1914, mais, en dépit de quelques amputations, l'unité du bloc germanique est restée sauve. L'Autriche démembrée, séparée de la Hongrie, dépouillée de tous ses héritages, se trouve ramenée à sa situation topographique du début du quatorzième siècle et la Hongrie à celle du douzième. Tout ce qui est permis aux Autrichiens, c'est de rester là où ils sont, observe justement l'auteur de *L'Offre de paix séparée*, dans leur petite marche germanique qu'ils sont venus fonder, de Bamberg (Franconie), en pays slave, peu après la défaite des Huns par l'empereur Othon, le 10 avril 955. « Pareil recul imposé à l'Angleterre lui enlèverait non seulement l'Irlande et l'Écosse avec ses îles, mais encore le pays des Galles, conquis en 1284 et M. Lloyd George, de ce fait, deviendrait dans Londres un étranger ».

Telle est l'œuvre de MM. Wilson, Lloyd George et Clémenceau. On se demande si elle est durable, si tous les peuples slaves, libérés pour la première fois depuis Charlemagne, sont mûrs pour la liberté? On est généralement d'accord pour convenir que les trois Parques éphémères, fileuses des destins du monde, ont laissé, après elles, beaucoup de fil à retordre.

J. SCHYRGENS



## FRANCE

### L'Entente cordiale

De René Johannet dans la Revue Française du 15 Janvier :

Entre la France et l'Allemagne, dès 1918, par un instinct séculaire et plus que séculaire, l'Angleterre a choisi l'Allemagne comme partenaire de son jeu, en vertu de cette tradition qui la fait toujours pencher, dans sa politique continentale, du côté de la puissance la plus faible. A tort ou à raison l'Angleterre a jugé que l'abaissement de l'Allemagne augmenterait notre force d'une façon exagérée pour sa sécurité, ou, plus exactement, pour la tranquillité de ses ambitions ultérieures, et tous ses efforts ont tendu à nous liquer de toutes les manières.

La superstition de l'Entente cordiale, ainsi pratiquée, nous a fait commettre les pires sottises. Récapitulons-les. Ce sera un moyen d'établir le bilan de cette association bizarre où l'un apportait tout et l'autre presque rien.

1° Sous la pression anglaise (combinée avec la pression américaine), nous avons conclu l'armistice prématurément ;

2° Sous la pression anglaise, nous avons renoncé à l'occupation permanente du Rhin en échange d'une promesse de garantie militaire qui, n'ayant pas été tenue, doit logiquement nous restituer à Mayence et à Cologne la liberté entière de nos mouvements ;

3° Sous la pression anglaise, nous avons consenti à la mutilation de la Pologne, sur la Vistule, en Haute-Silésie, en Posnanie, en Russie Occidentale, en Lithuanie ;

4° Sous la pression anglaise, nous avons laissé se renforcer l'unité exécrable de l'Allemagne ;

5° Sous la pression anglaise, nous avons toléré une évaluation ridiculement basse de nos pertes et lu montant des réparations auxquelles nous avons droit ;

6° Sous la pression anglaise, nous avons agi de telle sorte dans l'affaire de Fiume que nous avons gravement mécontenté l'Italie, qui, dans une aberration incompréhensible, se laissant de nouveau circonvenir par la diplomatie britannique, a reporté sur nous seuls sa rancune (assez légitime) ;

7° Sous la pression anglaise, nous avons abandonné en Orient un patrimoine millénaire. Je veux parler de la Palestine. La répercussion fut énorme, et les Kémalistes, enhardis par ce précédent détestable, ont exigé et obtenu de nous des conditions de paix qui ont achevé notre déroute. Mais pourrions-nous vivre en Orient brouillés à la fois avec Londres, Moscou et Angora? Nous avons dû opter pour Angora ; ce fut un mal, mais un moindre mal ;

8° Sous la pression anglaise, nous avons laissé l'Allemagne escamoter ou dilapider ses richesses.

Nous voilà libres aujourd'hui, quatre ans et demi trop tard. Saurons-nous profiter de notre liberté ?

Il ne faut pas dire que, si nous agissons avec rapidité et congrument, nous pouvons réparer le temps perdu. Non. Il y a derrière nous de l'irréparable : constitution unitaire de Weimar, frontière du Reich, effondrement du mark, déroute orientale. Néanmoins si nous y allons carrément, droit au but, nous pouvons, d'abord, empêcher le mal de s'étendre, ensuite réparer un peu les fautes commises.

### L'occupation de la Ruhr

De Georges Valois, dans L'Action Française du 15 janvier, sous le titre : Comment l'Allemagne paiera-t-elle ? :

Au temps où l'humanité voyait clair, où les réalités n'étaient pas masquées par les feuillets de compte des banquiers, les règlements de compte entre peuples, après une guerre, se faisaient conformément au bon sens, lequel se trouve d'accord avec la science économique.

On ne discutait pas pendant des années sur le problème du transfert des richesses, on ne créait pas d'obligations A et B, on ne faisait pas de projets d'emprunt international, on allait droit au but, c'est-à-dire que le vainqueur ramassait chez le vaincu tout ce qu'il pouvait en or et en argent, en bêtes de somme et en produits du sol, puis il dirigeait sur son territoire un certain nombre de captifs qui réparaient les régions dévastées, construisaient des routes, des canaux, au profit de l'État, pendant que les vainqueurs reprenaient leurs arts et métiers sans avoir à faire sur le produit de leur travail les prélèvements nécessaires à la remise en ordre des affaires de l'État...

... Voilà le problème posé de nouveau d'une manière pratique, du fait de notre entrée dans la Ruhr. Qu'allons-nous faire de la Ruhr,

qui constitue entre nos mains, à condition que nous sachions nous en servir, un excellent moyen pour contraindre l'Allemagne à remplir ses obligations ? Je répète que, selon les vues que nous adopterons sur « le problème du transfert des richesses », ou bien nous tirerons de notre manœuvre de la Ruhr des paiements effectifs, ou nous n'en tirerons que du papier et beaucoup de difficultés ultérieures qui ne nous enrichiront pas.

Nous partons de ceci : que l'occupation de la Ruhr n'est pas un moyen de nous payer nous-mêmes, que c'est un moyen d'exercer une pression à laquelle l'Allemagne ne pourra résister et qui l'obligera à trouver les moyens de paiement.

Dans ces conditions, il s'agit de savoir quel paiement nous voulons. Si nous nous trompons sur la forme du paiement, ce sera en vain que nous aurons occupé la Ruhr.

Or, il y a plusieurs formes de paiement : le paiement négatif, si l'on ose dire, dont nous allons dire deux mots ; le paiement traditionnel, en biens et en travaux, dont j'oserais dire qu'il est « scientifique » ; et le paiement financier, qui est l'organisation des illusions.

\* \* \*

Étant entendu que nous écartons l'exploitation directe de la Ruhr par nous-mêmes, qui nous mettrait vraisemblablement dans la position fâcheuse de gardes-chiourmes, qui vaudrait des grèves, des actes de sabotage, et qui risquerait de nous entraîner à des investissements de capitaux dans la Ruhr elle-même, l'occupation de la Ruhr n'est bien qu'un moyen de contrainte à l'égard de l'Allemagne, laquelle, ayant absolument besoin des produits de ladite Ruhr, est obligée de nous donner satisfaction, sous peine de se voir privée des produits de la Ruhr.

Première hypothèse : L'Allemagne crache sur la Ruhr, renonce à ses produits et à ses œuvres, et nous laisse avec une Ruhr privée de vie et d'activité, et dont la mécanique sera détraquée par ses propres soins.

Dans ce cas, une énorme partie de l'Allemagne industrielle est condamnée à mort. Cela ne nous donnera pas sur-le-champ une poutre pour nos régions dévastées, mais cela précipite dans le néant une partie de l'activité allemande. Alors, l'industrie des Alliés prend la place de l'industrie allemande dans le monde, et, avec les bénéfices réalisés par cette opération dans l'avenir, nous obtiendrons des résultats intéressants. C'est le paiement négatif obtenu par l'affaiblissement de la puissance industrielle allemande.

Deuxième hypothèse : Le Reich laisse la Ruhr en vie et en mouvement, mais refuse d'entrer en conversation avec nous. Par contre, telle ou telle partie du Reich se montre disposée à s'entendre avec les occupants de la Ruhr. Alors, nous sommes maîtres, d'abord d'organiser un péage à l'entrée et à la sortie de la Ruhr, et de diriger sur telle ou telle partie du Reich les produits de la Ruhr, même sans en tirer un profit direct. Grâce à quoi, il devient possible d'anémier telle partie du Reich, de donner du sang à telle autre, et finalement de provoquer une rupture. Si une action de ce genre pouvait engendrer la destruction de l'exécration unité allemande, même si cela ne devait pas nous fournir le moyen de faire nos réparations, ce serait tout de même intéressant.

Paiement encore négatif. Mais à combien pourrait-on évaluer, au point de vue français et au point de vue européen, la dislocation du Reich ? Personnellement, si j'étais l'État français, j'inscrirais la chose à l'actif de la France, pour un bon prix.

Mais supposons que l'Allemagne travaille à écarter ces hypothèses, qu'elle prenne son parti de l'occupation de la Ruhr et qu'elle se décide à remplir ses obligations. Alors se pose la question du paiement sous la forme traditionnelle, ou sous la forme dite « perfectionnée » du règlement financier.

*Et après avoir montré que toute solution financière est illusoire, l'auteur conclut :*

Nous sommes dans la Ruhr. Nous demandons que la manœuvre de la Ruhr soit dirigée pour que l'Allemagne nous fournisse sans retard, non des morceaux de papier, obligations A ou B, actions, mais des verres à vitres, des briques, du charbon, des poutres et des chevrons pour reconstruire nos maisons.



## ANGLETERRE

*Dans le « New Witness » du 12 janvier, M. Hilaire Belloc écrit :*

La finance internationale (ou « M. Bonar Law » son porte-parole, si l'on préfère parler d'après les conventions reçues) a-t-elle fait une

gaffe de premier ordre en rompant avec la France et en soutenant publiquement les Allemands dans leur refus de payer les réparations au paysan français, ou fit-elle montre de cynisme ?

Si l'intérêt bancaire a le moindre souci des destinées de l'Angleterre en tant que nation, c'est une gaffe. Si la finance est indifférente à ces destinées, c'est du cynisme.

Il est évident que pour l'intérêt particulier des banquiers tout ce qui recule, complique, diminue le paiement des réparations est un avantage. En effet, plus il sera payé à une classe paysanne française ruinée (et sur la terre de laquelle les banquiers en question n'ont pas d'hypothèque pas plus qu'ils n'en retirent un tribut quelconque) et moins élevé seront les bénéfices de la grande industrie allemande dans laquelle la Banque internationale est intéressée directement, par des parts de capital, par des hypothèques, et indirectement de cent façons diverses.

Mais compromettre l'influence internationale de la Grande-Bretagne, gagner un peu plus d'argent, voilà ce que ne feront que ceux qui sont trop inintelligents pour se rendre compte de la portée de leur politique, ou trop indifférents au sort de l'Angleterre.

Il est évident que l'essentiel de la politique anglaise devrait tendre en ce moment (et pour longtemps) à modérer et à contre-balancer la puissance du bloc français en Europe, bloc comprenant les Polonais, les Slaves libérés de Vienne et même les Magyars. Pendant tout un temps on eût pu se servir de l'Italie. Il est trop tard. On n'a rien offert aux Italiens, et ils n'attendent plus rien de nous. Que reste-t-il pour faire contrepoids ? Se trouve-t-il un banquier assez naïf pour croire que les États-Unis sacrifieraient éventuellement de nouveaux millions pour appuyer ce qui n'est qu'une politique anglaise en Europe ?

Un enfant eût pu voir qu'il fallait rivaliser avec la France pour aider la Pologne naissante ; qu'il fallait accorder des facilités commerciales extraordinaires à l'Italie (surtout pendant la crise charbonnière) ainsi que des concessions coloniales que l'Angleterre pouvait faire et la France pas. Nous eussions pu soutenir les Magyars contre les anarchistes juifs qui faillirent détruire leur État. Nous eussions pu, surtout, soutenir toute la civilisation occidentale dans sa volonté de préserver la Russie de l'anarchie juive.

En toutes ces circonstances capitales et élémentaires, la Banque a fait le contraire de ce qu'il eût fallu faire. Elle a préféré une politique très simple, facile et mauvaise à une politique compliquée, difficile, mais bonne. Nous récolterons ce que nous aurons semé. Nous avons abandonné à nos principaux rivaux tous les atouts que nous avions en mains en 1919.



## Concerts Spirituels à Bruxelles

La presse belge a été unanime à louer la participation importante apportée par les Concerts Spirituels à la glorification de CÉSAR FRANCK.

La ferveur avec laquelle le public suivit les séances consacrées à célébrer le centenaire de ce compositeur est une consécration indirecte du sentiment religieux, principe vivant, source féconde de l'inspiration artistique. C'est lui qui fit naître, dans l'âme du maître, ses pensées les plus élevées.

Depuis quatre ans, les Concerts Spirituels se sont donné pour but d'étudier et de propager l'art chrétien, de faire connaître et aimer les splendeurs de la musique sacrée célébrant les mystères religieux et les beautés merveilleuses du psautier. Il reste à cet organisme un grand chemin à parcourir.

Prochainement, une œuvre considérable va être présentée au public :

Les 10 et 11 février prochain, la Société des Concerts Spirituels donnera, au Conservatoire de Bruxelles, sous la direction de M. JOSEPH JONGEN, la première exécution, après celle que dirigea M. Withowsky à Lyon, du « Psaume XLVII » de Florent Schmitt pour soprano solo, chœurs à 8, 12 et 16 voix, grand orchestre et orgue.

Sous peu paraîtra une note explicative au sujet de cet ouvrage, composé à Rome en 1904.

À la même séance de février, on entendra M. Vierre, organiste de la cathédrale de Paris, dans un concerto pour orgue et orchestre, et deux poèmes de J. JONGEN pour soprano solo et orchestre.

Nous engageons vivement tous les amateurs de musique à assister à ce concert extraordinaire, et à se procurer sans retard des billets au Secrétaire de la Société, 26, rue du Bourgmestre à Ixelles.

Fauteuil, baignoire, 1<sup>er</sup> loge : 15 francs ; 2<sup>e</sup> loge et chaise : 10 francs ; galerie de 3<sup>e</sup> de face : 6 francs ; 3<sup>e</sup> de côté : 4 francs.

« La Société des Concerts Spirituels et celle des Concerts Populaires se sont mises d'accord pour permuter les dates de leurs concerts de février prochain qui auront donc lieu respectivement les 10 et 11 février (Spirituels) et 3 et 4 février (Populaires).

» Les billets délivrés déjà sont valables pour ces nouvelles dates. »

Établissements CEUTERICK, rue Vital de Coster, Louvain

## Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000

Réserves : 22.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

*Comptes de Chèques et de Quinzaine.*

*Dépôts de Titres et de Valeurs.*

*Lettres de Crédit.*

*Prêts sur Titres.*

*Coffres-Foris.*

BUREAUX DE QUARTIER :

Bureau A : Place Bara, 14, Cureghem

Bureau B : Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Bureau C : Place Saintelette, 26, Molenbeek

Bureau D : Rue de Tongres, 60-62.

GROS :  
rue des Bogards, 16  
BRUXELLES

# SAVON DALTON

Pour votre toilette



Typographie — Lithographie — Registres

Van Campenhout, Frères et Sœurs

## FRANÇOIS VAN NES

(Successeur)

Tél. Br. 2764

BRUXELLES 13, rue de la Colline

PAPETERIE ET MAROQUINERIE DE CHOIX

Menus · Cartes d'Invitation · Carnets de Bal

Lettres de faire part

CHAPELETS — LIVRES DE PRIÈRES

## L'ESCAUT

COMPAGNIE D'ASSURANCES MARITIMES

CONTRE

### l'Incendie et

### les accidents

### de toute nature

FONDÉE A ANVERS EN 1821

AU CAPITAL DE **4,200,000 Francs**

Agences dans tout le pays

SIÈGE SOCIAL A ANVERS

**10, rue de la Bourse, 10**

Directeur : N. DIERCXSENS

### A la Grande Fabrique

**E. Esders**

26, rue de la Vierge Noire, 26

Bruxelles

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

### Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.  
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.  
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.



La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques.

*C'est le symbole de la suprématie*

Demandez nos Catalogues et l'adresse du revendeur le plus proche

**C<sup>ie</sup> française du Gramophone**  
BRUXELLES  
51 Avenue de la Porte de Hal  
65, rue de l'Écuyer



*Un tableau rayonnant!*



Etablissement Mauquoy & Fils  
Graveurs — Medailleurs — Photogreveurs — Timbreurs  
**7, Marché St-Jacques, ANVERS**  
MAISON FONDÉE EN 1875      Tél. 6242



**LA MAISON DU TAPIS**  
**BENEZRA**  
RUE DE L'ÉCUYER, 41-43 BRUXELLES  
TÉLÉPHONE 7115

Les prix défont, à qualité égale, toute concurrence  
Atelier spécial pour la Réparation des Tapis

TAPIS D'ORIENT, anciens et modernes. MOQUETTES UNIES tous les tons. TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS (divers dessins et toutes largeurs). CARPETTES DES FLANDRES et autres (imitation parfaite de l'Orient). TAPIS D'AVIGNON unis et à dessins

Pendant le mois de décembre  
RÉDUCTION très sensible sur tous les tapis